

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le cahier du Samedi

**LE PONT JAPONAIS**  
de Suzanne Giroux  
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

## La grande magie de Giorgio Strehler

Robert Lévesque

ÉVOQUANT SES ANNÉES 40 en Italie, Giorgio Strehler dit dans des entretiens parus chez Belfond (*Une vie pour le théâtre*, 1989) : « Il n'était pas facile pour un jeune metteur en scène d'affirmer ne fût-ce que le principe de la mise en scène dans un théâtre en retard d'au moins un demi-siècle ».

En 1959, dans un rapport soumis (!) au gouvernement, le dramaturge Eduardo de Filippo écrivait : « Il y a une honte à posséder le théâtre le plus dépressif et le plus proche de la mort parmi tous les pays civilisés du monde, et cette honte s'abat sur l'Italie ».

Bien sûr, les Italiens ont toujours eu l'art d'exagérer le commentaire, de se laisser porter par le flot de l'ac-

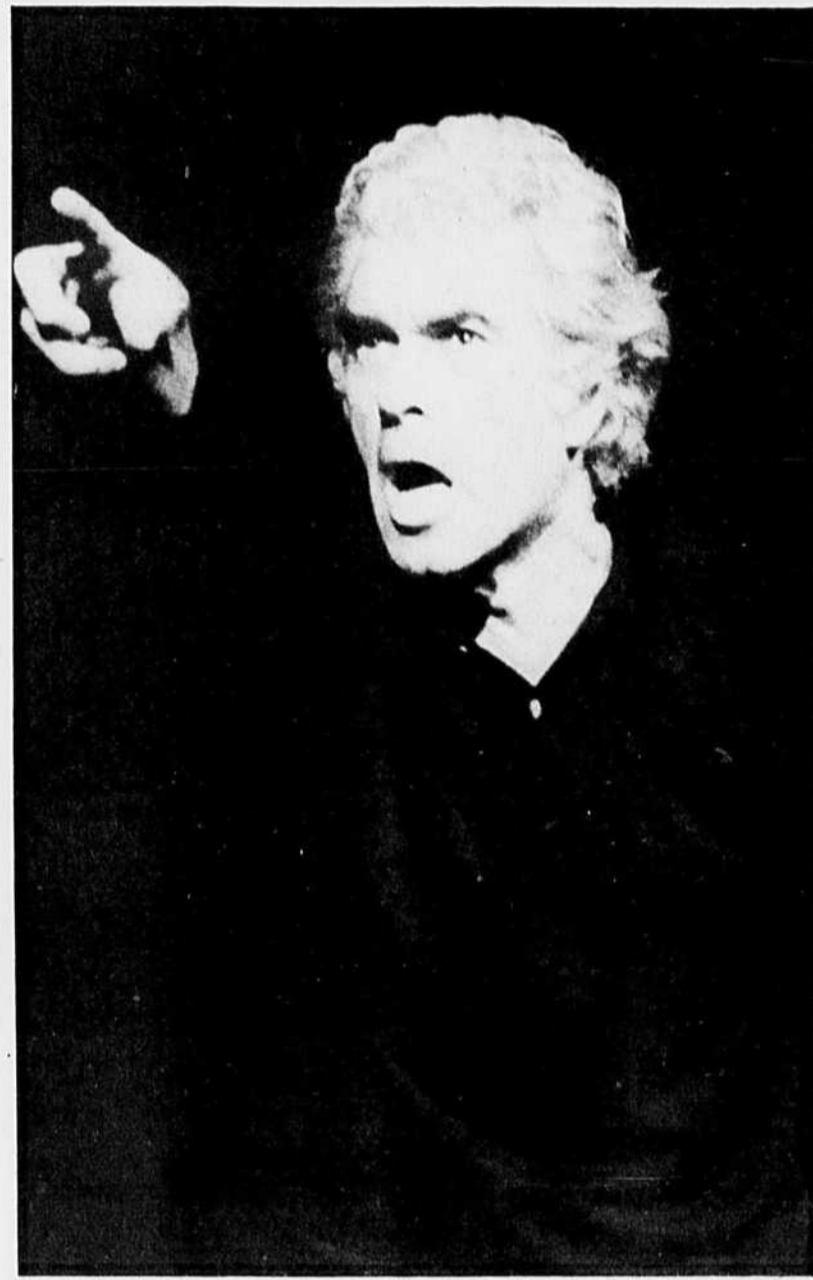
cusation qui gronde si bien avant de sombrer noblement dans un son de basse, et ils sont en cela le peuple le plus théâtral de la terre; et le théâtre est dans leurs rues; mais Strehler et Filippo exagèrent à peine en parlant de la pratique théâtrale de Vicenze à Scylla, à ces époques-là et hélas bien souvent aujourd'hui.

Le théâtre en Italie, au vieux pays de la commedia dell'arte, de ce Gol-

doni qui écrivit bien 250 pièces au moins, d'Eléonora Duse, de Luigi Pirandello, à mal vieilli et la mondanité ou la fatuité dans lesquels il s'est vautré à été, et est encore, son cancer. J'ai vu des choses... même à Rome...

S'il n'y avait eu ce Milanais élégant et secret, qui au sortir de la guerre fonda avec un ami, Paolo

Voir page B-2 : Strehler



Giorgio Strehler.

PHOTO LUIGI CIMINAGHI



PHOTO LUIGI CIMINAGHI

Une scène de *La Grande magia* d'Eduardo de Filippo, dans la mise en scène de Strehler.

## Rock et Belles Oreilles Qui aime bien châtie bien

Nathalie Petrowski

NOMMEZ LES TROIS SKETCHES qui vous ont le plus fait rire en regardant *La grande liquidation des fêtes* de Rock et Belles Oreilles cette année. Nommez ensuite les trois sketches de RBO qui, à ce jour, restent gravés dans votre mémoire probablement défaillante sinon légèrement amochée par une consommation abusive de revues de l'année. C'est la question que d'entrée de jeu, Guy Lepage et André Ducharme de RBO m'ont posée alors que je venais à peine de mettre un pied dans le restaurant et que mon manteau ne demandait qu'à aller se pendre.

Nous étions au surlendemain de la diffusion de leur liquidation de l'actualité commanditée par Petro-Canada et cautionnée par le réseau TVA. Croyant flaire le piège, j'ai fait semblant de bafouiller pour gagner du temps et me préparer une énorme justification au cas où ils prendraient des notes et voudraient régler des comptes dans un avenir pas trop éloigné.

En réalité, je n'avais pas à m'inquiéter, car cette question-là, RBO la pose à tous ceux qu'ils rencontrent sur leur route, les badauds comme les serveurs de restaurant, les caissiers de dépanneurs comme ceux des caisses populaires. Non pas que RBO souffrent à ce point d'insécurité chronique qu'ils doivent se précipiter sur tout ce qui ressemble de loin à un potentiel spectateur pour vérifier s'ils existent. Plus simple que cela. RBO aiment tellement leur métier, celui de cracher sur tout s'élève au-dessus de la mêlée, qu'ils passent leur vie à en discuter entre eux avant d'en discuter dans la rue avec

leur électoral.

Des cinq, Guy Lepage est sans contredit le plus compulsif, celui qui après la diffusion d'une émission s'installe à côté de son téléphone et reçoit les appels comme autant de confessions, notant scrupuleusement les pour, les contre et les abstentions. Cette année, il prétend avoir reçu plus d'appels que jamais, 100-250 avance-t-il, avant d'expliquer que ceux qui téléphonent représentent chacun environ une douzaine de répondants. Cette année, prétend-il, les amis semblaient contents, l'homme de la rue aussi, le diffuseur encore davantage. Pour ce qui est de la critique, c'est une autre affaire. Elle est la seule qui systématiquement rend à Rock et belles oreilles, la monnaie de sa pièce ou de son poison.

« Les gens nous parlent de notre pouvoir comme si nous étions tout-puissants mais dans le fond on a le même pouvoir que la critique, celui de dire tout haut ce que l'on pense. C'est une histoire de crédibilité, de rapport de force et de popularité. Quand on prend des éditorialistes comme Marcel Adam par exemple, il dit ce qu'il veut depuis 20 ans, il défend des corporatismes sans le moindre sans-gêne, c'est un des plus grands réactionnaires qui existe et pourtant on le laisse faire. Nous on a peut-être le pouvoir de faire pleurer Céline Dion mais la critique a le pouvoir de nous planter en retour. »

C'est Guy Lepage qui vient de parler. Il n'est pas en colère. Il défend seulement son pain quotidien et son devoir de citoyen. Car Lepage comme tous les membres de son joyeux groupe est convaincu que depuis dix ans ils rendent service à la nation, convaincus qu'il en faut des téméraires comme eux pour que les



Le quintet Rock et Belles Oreilles.

PHOTO ARCHIVES

autres continuent leur train-train en acceptant de se taire.

« Ce qui me fait le plus plaisir, poursuit Lepage, c'est que la moyenne d'âge du groupe aujourd'hui est de 30 ans. On roule depuis des dix ans, on a vieilli, on a une job,

une réputation, on discute parfois de chars et pourtant on est tous restés fondamentalement ti-cul, on aime ce que l'on fait et on est reconnaissant de pouvoir le faire en toute liberté. Je sais que je n'aurais jamais autant de fun dans ma vie et que lorsque je

vais m'arrêter, on m'offrirait toutes sortes de jobs intéressantes mais avec une foule de contraintes que je n'ai pas à subir pour le moment. »

Les contraintes, connais pas. La censure, non plus. RBO affirme jour d'une complète et totale liberté d'ex-

pression. Ni le réseau TVA ni leur commanditaire Petro-Canada ne leur ont demandé quoi que ce soit sinon de signer un contrat stipulant que l'opinion de RBO ne représente que l'opinion de RBO. Quant au pdg du réseau Pathonic qui avait réussi à interdire la reprise d'une de leurs grandes liquidations, TVA lui a cloué le bec en achetant le réseau au complet.

Pendant ce temps-là les types de RBO dorment l'esprit en paix. Ils savent qu'ils peuvent massacrer le « maudit crétin » de Jean Chrétien, conseiller à Robert Bourassa d'aller se faire enlever le kyste qu'il a dans le cerveau, se payer de la (sale) gueule de Céline Dion, traiter les sénateurs de vieux débilés, se moquer des velléités d'écrivain de Marjo, bref dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas, troquer les gants blancs pour des gants de boxe, abuser de liberté quand tout le monde use de prudence et continuer à jouer d'une inconditionnelle et absolue impunité.

Reste que par moments et plus particulièrement cette année, on se demande s'ils ne sont pas pris dans une sorte d'engrenage, celui du durcissement systématique et gratuit, celui de la provocation pour la provocation. « On a toujours été à la merci des événements, entonnent Lepage et Ducharme en chœur. Il y a deux ans, l'émission avait été d'une rare violence tout simplement parce que l'année avait été particulièrement violente. Ça tirait de tous bords, tous côtés, il y avait eu l'affaire Gosset, les guerres avec les Anglos. Cette année a été une année essentiellement politique sans grande violence. Même la crise d'Oka s'est

Voir page B-2 : RBO

Traduction et adaptation de Celestina de Fernando de Rojas

MICHEL GARNEAU

Mise en scène

JEAN ASSELIN

FRANÇOISE FAUCHER

dans

Célestine

LÀ-BAS PRÈS DES TANNERIES  
AU BORD DE LA RIVIÈRE

Coproduction  
OMNIBUS  
THÉÂTRE FRANÇAIS  
DU CENTRE NATIONAL DES ARTS

15 janvier au 16 février 1991  
mardi au samedi, 20 h.  
1945, Fullum, 521-4191

espace libre



Avec Francine Aepin • Jean Boilard • Réal Bossé • Diane Dubeau • Martine Francke • Marcel Girard • Robert Gravel • Silvy Grenier  
Jacques Le Blanc • Denys Lefebvre • Sylvie Moreau • François Papineau • Anne-Marie Provencher • Décor et costumes : Daniel Castonguay  
Conception et direction musicales : Silvy Grenier • Éclairages : Jean-Charles Martel

LE DEVOIR



«Un public enthousiaste accueille Célestine. Françoise Faucher est fabuleuse.»  
André Poulin, Le Droll, nov. 90  
«As theatre this production must be considered a high point of the season. As a cultural experience it should not be missed.»  
John Hare, The Ottawa Citizen, nov. 90

EN VENTE CHEZ  
ADMISSION  
(514) 522-1245

GUICHET ESPACE LIBRE  
521-4191

◆ **Strehler**

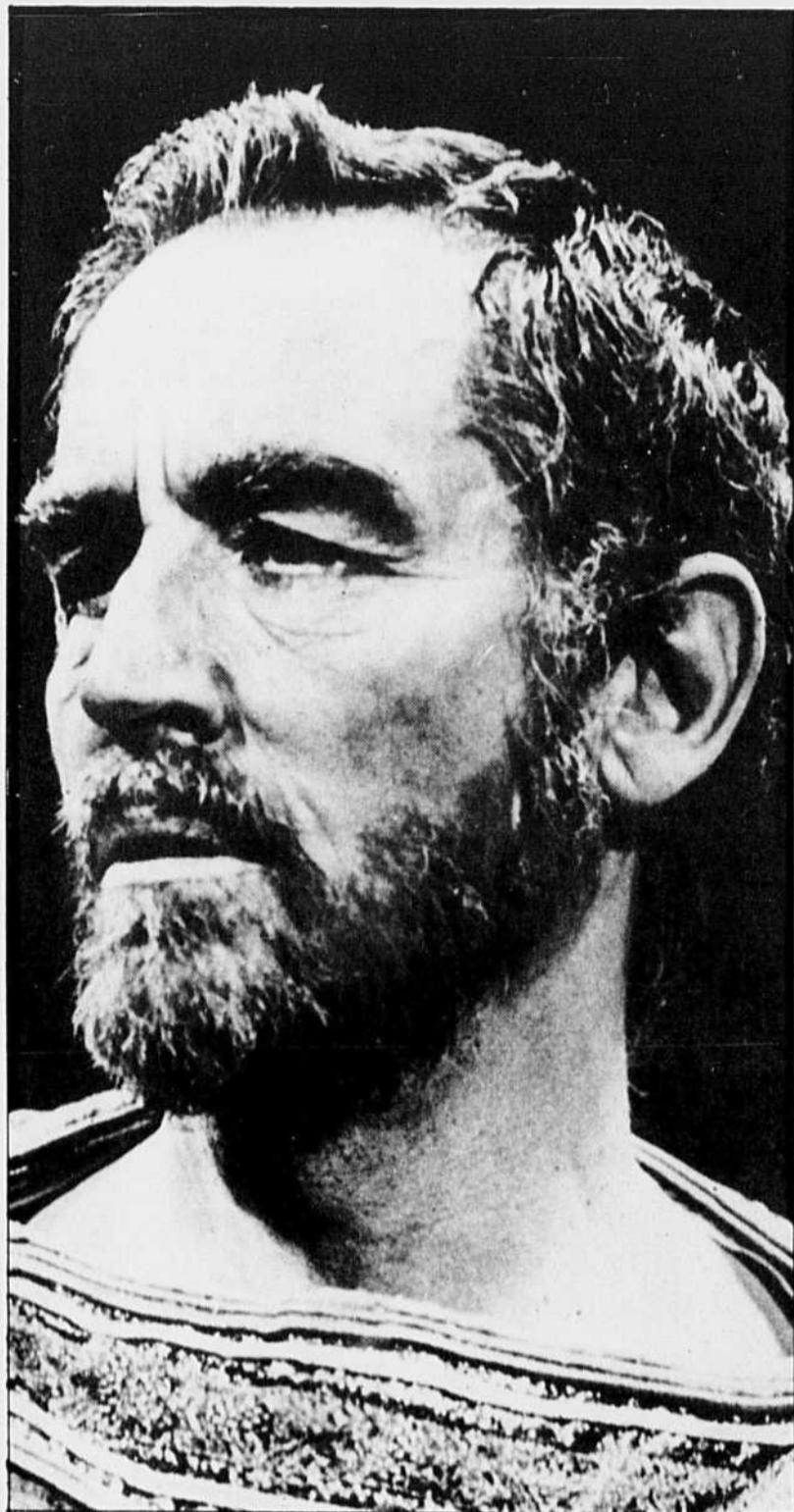
Grassi, le *Piccolo teatro*, ce « petit théâtre » de la via Rovello installé de bric et de broc dans un cinéma à moitié détruit par la guerre, ce fils d'une violoniste de Trieste qui aurait pu devenir aussi un chef d'orchestre, et dont le nom est une musique européenne, Giorgio Strehler, le théâtre italien de la seconde moitié du 20e siècle serait demeuré orphelin d'un maître.

Il est le seul. Bien sûr il y a eu Luchino Visconti, qui était un aristocrate, qui préféra le cinéma et la mise en scène d'opéra; il y a aujourd'hui un Maurizio Scaparro au *Teatro di Roma*, mais aucun n'a jamais égalé au théâtre le magicien Strehler, bourreau de travail (il a déjà signé 16 mises en scène en une saison) et magicien de la lumière, du geste et de la parole, fabricant de merveilles.

L'Italie, qui offre aux Montréalais à compter de ce soir et jusqu'au 13 janvier trois soirées de théâtre au Maisonneuve (le *Piccolo* de Strehler, le *Stabile* de Palermo et un récital Vittorio Gassman), a plutôt engendré depuis le 19e siècle des voyageurs du théâtre, hommes-orchestre qui écrivent, produisent, jouent leur propre dramaturgie-express. Les plus grands exemples sont Dario Fo (qui est aussi Milanais) et le Napolitain Eduardo de Filippo. Avec leurs smalas, femmes, enfants, soeurs, beaux-frères, Fo le politique et Filippo le social ont donné le meilleur de ce théâtre nomade, forain, qui s'ajuste à toutes les circonstances.

Giorgio Strehler, lui, est apparu dans le paysage italien de ces troupes-familles, ces compagnies dirigées par tel grand acteur qui n'accepte aucun remède en question, ces « entreprises » à deux patrons genre Pilotto-Dondi ou Melato-Giordia qui font un théâtre d'un populisme artistiquement commercial qui se multiplia du haut en bas de la péninsule, en se faisant le relais de certains des grands penseurs européens de la mise en scène, Meyerhold en Russie, puis Copeau en France et les metteurs en scène du Cartel (Jouvet, Baty, Pitoëff, Dullin), puis Vilar, et en redécouvrant et réinventant le théâtre, son utopie, sa magie, son rapport avec les contemporains, ses questionnements.

À Montréal, en 1960, la troupe de Strehler, alors en jeune gloire, était venue à Montréal. Au Her's Majesty, cinq soirs en mars. Des salles hélas à demi vides (nous étions ici dans la pré-histoire du théâtre) où mon collègue Gilles Potvin se souvient avoir



Vittorio Gassman

admiré la superbe du plus fameux spectacle de Strehler, *Arlequin serviteur de deux maîtres*, joué par l'exceptionnel acteur Marcello Moretti. Strehler a monté à six reprises cette

pièce de Goldoni qui est en quelque sorte sa marque de commerce. Les six versions ont dû être jouées plus de 2,000 fois à travers le monde en quatre décennies.

Le *Piccolo* (la salle faisait moins de 500 places, mais aujourd'hui on a réaménagé la troupe de Strehler dans une *Cito del teatro*) est très vite devenu la troupe la plus prestigieuse de l'Italie, puis l'une des plus réputées d'Europe, triomphant au Théâtre des Nations à Paris dans les années 50. Avec les Peter Brook à Londres, Peter Stein à Berlin, Chéreau ou le regretté Vitez à Paris, Bergman à Stockholm, Strehler est l'un des grands de l'histoire contemporaine du théâtre.

Ses auteurs sont Goldoni, Brecht, Shakespeare, Pirandello, Tchekhov, et avec ceux-là il a produit des spectacles inoubliables, joués chacun en moyenne 500 fois et plus. On pense à son *Opéra de quat'sous*, à sa *Tempête*, à ses *Géants de la montagne*, à sa *Cerisaie*, dont seules les photos, déjà, font rêver.

Il propose à Montréal la seule pièce qu'il ait montée de son compa-

◆ **RBO**

réglée de façon politique et s'est soldée par trois fois rien : une mort d'homme, une crise cardiaque et deux coups de feu. Au Liban, ils ne feraient même pas la manchette avec ça.

Aucun comique n'y échappe. Quand l'année est trop calme, l'humour vient à manquer. Ne reste plus alors qu'à ramer ou à mêler les cartes et à tirer sur ceux qu'on aime. André Ducharme est d'accord. Il n'en finit plus de répéter qui aime bien châtie bien, pour le prouver. Sauf qu'à force d'entendre RBO dire qu'ils aiment tout le monde et qu'ils n'en veulent personnellement à personne, on se dit qu'on est peut-être en train de devenir sourd. « Bon d'accord, on aime pas tout le monde, avoue Lepage. Jean Chrétien pour moi c'est un minable et on l'a traité comme un minable. Les sénateurs sont de vieux crétins, les soldats du monde entier m'écoeurent, y compris ceux de l'armée canadienne. Quant à Robert Bourassa ça fait 20 ans qu'il retarde la province, c'est-tu parce que ça fait 20 ans qu'il est malade ? »

RBO n'épargne personne d'ailleurs sans comprendre que, de fait, ils épargnent un tas de gens et qu'ils ont une sorte de conscience sociale tout ce qu'il y a de plus catholique et de plus écolo. « Dans le groupe, personne n'est raciste, sexiste, personne ne dit des choses comme j'haïs les noirs, les tapettes ou les féministes. Il nous arrive toutefois de croire qu'individuellement certains noirs, tapettes ou féministes se couvrent de ridicule. En général, on ne se gêne pas pour le signaler. Cela dit, si on fait un sketch sur un gai qui a fait un fou de lui, ça ne veut pas dire qu'on est pour l'anéantissement des homosexuels. »

RBO, n'en déplaît à leurs détracteurs et à leur porte-parole Claude



Rock et Belles Orelles.

Jasmin, ne sont pas aussi bêtes et méchants qu'on le pense. Ce sont à peine des anarchistes, juste des ticuls tellement habitués à jouer avec leur droit de parole et leur liberté

d'expression qu'ils oublient parfois à quel point, dans la société québécoise, ces denrées sont rares, à quel point elles sont menacées d'extinction.

triotte Eduardo de Filippo, *La Grande magia*. Créé à Milan en 1985, ce spectacle a été repris par Strehler à l'Odéon en 1987 alors qu'il était le directeur du Théâtre de l'Europe. Sans la grandeur de *La Tempête* et de *L'Ilusion* de Corneille, cette pièce de Filippo est vue tout de même par Strehler comme une étape dans sa recherche sur l'illusion et la réalité au théâtre. La pièce avait été mal accueillie lors de sa création par Filippo et sa famille en 1948, et Strehler, en la « dénapolitainisant », en évacuant le dialecte, en a fait un grand succès. Il s'agit d'un mari jaloux qui, croyant sa femme enfermée dans un caisson de magicien qui l'a fait disparaître, garde ce caisson (vide) croyant garder pour lui seul sa femme. Alors que celle-ci file (mais reviendra) avec un amant.

Filippo venait tout juste de mourir, en 1984, lorsque la première a eu lieu au *Piccolo*. Dans plusieurs lettres, il avait dit à Strehler comment le fait d'être monté au *Piccolo* était, pour lui, le plus grand des souhaits et des plaisirs.

Avec le scénographe Ezio Frigerio, l'un des plus intéressants d'Europe, un fidèle de Strehler, *La Grande magia* se passe dans une station balnéaire de la mer du Nord. Un des comédiens du spectacle, Fanco Parenti, est un vieux de la vieille du *Piccolo* qui faisait partie du spectacle inaugural en 1947, *Les bas-fonds* de Gorki. Inutile de dire que la venue du *Piccolo* à la Place des Arts est l'é-

vénement théâtral suprême de l'année qui commence.

Strehler a non seulement donné le plus haut professionnalisme et les plus grandes rigueurs au théâtre italien, en plus de ses beautés les plus fabuleuses, il a en plus fait oeuvre de créateur de formes, de poésie scénique, de lumières (il est génial à ce chapitre) et même s'il n'a jamais écrit une seule pièce il a acquis l'importance qu'avait Pirandello sur la scène italienne dans la première moitié du siècle. Depuis Pirandello, on pourrait résumer en disant qu'il y a eu Strehler. Un point c'est tout.

Un des combats non remportés par Strehler est celui, politique, de la bureaucratie gouvernementale italienne! Depuis 1947, alors qu'avec le *Piccolo* il créait le premier théâtre subventionné d'Italie, il s'est battu pour que le gouvernement se donne une politique face au théâtre et... un ministère de la Culture. À Rome, il y a un ministère du Tourisme et du Spectacle (sic), indiscutable machine qui assimile l'art et le commerce. Strehler n'a rien pu changer à cette mentalité. Il eut sa *Cito del Teatro*, vaste complexe pour le *Piccolo* mondialement connu, et cela tout récemment. Alors que le gouvernement français le nommait directeur du Théâtre de l'Europe (il a quitté après deux mandats, remplacé par l'Espagnol Luis Pasquall), son gouvernement faisait la sourde oreille à ses propositions qui auraient amené l'établissement d'un soutien intelligent aux compagnies qui désirent investir dans la rigueur et la qualité théâtrale.

Le théâtre italien, hors-Strehler, est d'une faiblesse assez remarquable, comme si la révolution du *Piccolo* (que l'on peut comparer, toutes proportions gardées, à la création du

TNM ici en 1951) n'avait pas eu d'effet sur les autres. Dans ces « autres », on situe le *Teatro Stabile* de Palermo (aussi appelé *Teatro Biondo*) qui est à peu près de la force de cette compagnie qui était venue à la Quinzaine de Québec en 1987 jouer *Lucia di Bohema* avec l'acteur Raf Vallone. Un théâtre où la mise en scène est plus redevable aux anciens régies où le comédien était roi qu'à la théâtralité contemporaine critique issue des réflexions d'Antoine, Jouvet et autres penseurs.

La compagnie palermitaine donne ce soir et demain *Capitano Ulisse*, un vieil essai des années 30 où Alberto Savinio (qui était oublié) tente de dire qu'Ulysse, le héros d'Homère, est un homme comme les autres et qu'il ne déteste pas ses pantoufles ou prendre l'air. On pourra retenir son argent pour investir dans Gassman et le *Piccolo*.

Vittorio Gassman, qui a tout près de 70 ans, est un exemple d'acteur qui préfère jouer seul et partir à travers les villes et leurs théâtres pour s'y investir de tous les personnages. Il rappelle ces acteurs du 19e siècle italien qui faisaient de leur personne une troupe. Fabuleux comédien, il peut devenir sous vos yeux tous les types, du veule au cynique, du fanfaron au mystérieux. Il donnera mardi une soirée de textes (accompagné de deux autres comédiens) où l'on entendra entre autres *La fleur à la bouche* de Pirandello, *Une relation académique* de Kafka, un extrait de *L'Enfer* de Dante et un extrait du *Kean* de Dumas adapté par Sartre.

On verra ainsi, de Gassman au *Piccolo*, en passant par le *Stabile* de Palermo, un éventail de la pratique italienne du théâtre. L'occasion est rare.



Un véritable petit bijou à découvrir pour se faire plaisir

SÉLECTION VENISE 90 PRIX KODAK

MARGHERITA BUY dans

**LA GARE**

LA STAZIONE VO. italienne avec S.-T. FRANÇAIS

Réalisé par et avec SERGIO RUBINI

Tous les jours 17h30, 19h30 et 21h30

LE CINÉMA QUARTIER LATIN 858, est STE-CATHERINE • 849-0041

ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE DU CANADA

Interprétation  
Décoration  
Technique  
Écriture



AUDITIONS

DATE LIMITE DES INSCRIPTIONS

15 FÉVRIER

Pour plus de renseignements, prière d'écrire ou de téléphoner à:

École nationale de théâtre du Canada  
5030, rue St-Denis  
Montréal, Qc  
H2J 2L8  
Tél.: (514) 842-7954

FAMOUS PLAYERS

LES GRANDS CRUS DE LA PUB - CANNES 1990

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES DU MONDE 1990

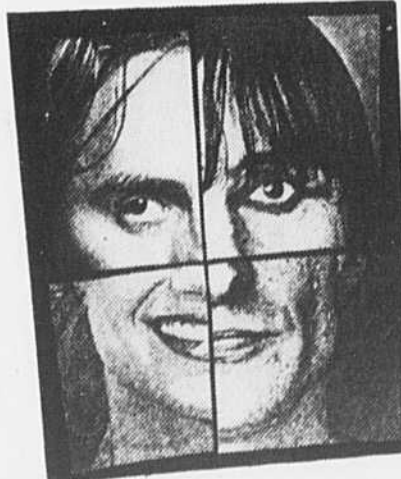
Le PARISIEN 1-15-3-20-5-25 480 STE-CATHERINE • 866-3819 7-30-9-35

Dans la solitude des champs de coton

ESPACE GO THÉÂTRE **KOLTÈS**

mise en scène de Alice Ronfard avec René Gagnon et David La Haye  
DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER À 20H00 - 5066, RUE CLARK  
RESERVATIONS: 271-5381 ET RESEAU ADMISSION: 522-1245

LE DEVOIR



**HOSANNA**  
MICHEL TREMBLAY

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

100, AV. DES PINS EST, MTL.

Dès le 21 janvier 1991

mise en scène de LORRAINE PINTAL

avec RENÉ RICHARD CYR et GILDOR ROY

et les concepteurs Claudine Parads, Danièle Lévesque, Richard Lacroix, André Naud, Philippe Ménard et Angelo Bonelli

Mardi au samedi 20 h. - Dimanche 15 h.

Réservez dès maintenant:

845-7277

EN VENTE CHEZ ADMISSION (514) 522-1245

**CINÉMA**

# La nouvelle vague du néo-réalisme italien

**Mery pour toujours**

Réalisé par Marco Risi, d'après un roman de Aurelio Grimaldi, avec Michele Placido, Claudio Amendola, Alessandro di Sanzo, Francesco Benigno. Image : Mauro Marchetti. Musique : Giancarlo Bigazzi, (Italie 1989). Version française, 106 min. Au cinéma Parisien.

**Odile Tremblay**

C'EST DANS la plus pure tradition du néo-réalisme italien que vient s'inscrire *Mery pour toujours*. Après avoir atteint son apogée au cours des décennies passées avec de Sica, Rossellini, on croyait le genre en voie d'extinction. Voici que le fils de Dino Risi, Marco reprend aujourd'hui le flambeau d'un cinéma dur, sans artifices et sans compromis qui fut jadis la marque du 7e art à l'italienne.

Le thème de *Mery pour toujours* est explosif. Il explore un milieu tabou, oublié, brutalisé, celui des centres correctionnels de Palerme, où les enfants de mafiosi, criminels en herbe, s'endurcissent sous les mauvais traitements de leurs geôliers, faute d'un véritable éducateur capable de les comprendre. Le film est un vibrant plaidoyer en faveur du respect de la personne, un document-contestation quelque peu moral, parfois grandiloquent, mais efficace et touchant.

Il remportait il y a deux ans le grand prix spécial du jury au Festival des films du monde; *Mery pour toujours* plonge côté ombre dans le témoignage, l'histoire vécue. Plusieurs des jeunes acteurs ne sont pas des professionnels des planches ou de la pellicule mais d'authentiques ex-détenus de ces prisons pour mineurs. Quant à Aurelio Grimaldi, l'auteur de l'ouvrage dont le film s'est inspiré, il fut lui-même professeur au centre d'accueil de la Malaspina (avant d'être congédié de l'institution). C'est son expérience personnelle qu'il relate et romance ici.

Mery (diminutif de Marilyn), tel est le surnom d'un, d'une détenue plutôt, travestie et prostituée de 17 ans qui a assommé un de ses clients, l'a laissé pour mort. La voici enfermée à Rosaspina aux côtés de Pietro, un jeune cambrioleur, de Natale, assassin du meurtrier de son père, de Claudio, un petit voleur doux et tendre devenu le souffre-douleur de ces messieurs. Le sexe et l'esprit de vengeance flottent comme des vagues d'obsession dans les couloirs et les dortoirs. D'un garçon à l'autre, les tensions sont énormes.

Ces élèves rien moins que dociles forment la classe de Marco Terzi (Michele Placido). Celui-ci, après l'échec d'un mariage, a troqué son statut de professeur de lettres contre un poste d'enseignant à la prison des mineurs de Rosaspina à Palerme. Et ce qu'il y découvre n'est pas pour lui plaire. Les méthodes des gardiens le révoltent. Insultes, passages à tabac, rien n'est épargné aux détenus. Mais Marco entreprend de parler raison et dignité à ses élèves, gagne à la longue leur respect, leur affection aussi. Entre lui et l'administration de l'établissement est déclarée bientôt la guerre ouverte.

Sans effets cinématographiques spectaculaires, dans une grande sobriété de moyens et de ton, le film pénètre avec tact le milieu suffoquant qu'il décrit. Humour, violence et tendresse sont au rendez-vous d'une production bien dosée, bien construite dont nul temps mort (si ce n'est une fin expéditive) ne vient ralentir le rythme. La plupart des acteurs ont un jeu juste et émouvant. Un hic : la figure principale, Michele Placido apparaît trop monotone dans son rôle de prof au grand cœur. On l'eût préféré plus intérieur, mieux nuancé. Quant à son personnage, il sombre parfois dans le préchi-précha. Ce qui n'empêche pas *Mery pour toujours* somme toute de « sonner vrai » et de constituer un des bons films qui témoignent du cinéma néo-réaliste contemporain.



Une scène de *Mery pour toujours*, un film dirigé par Marco Risi et produit par Claudio Bonivento.

PHOTO ARCHIVES

# L'insoutenable légèreté de la comédie

**Almost an Angel**

Film de John Cornell, scénario de Paul Hogan, avec Paul Hogan, Linda Kozlowski, Elias Koteas. Image : Russell Boyd. Musique : Maurice Jarre, (États-Unis, 1990). 97 min. V.o. anglaise aux cinémas Palace, Dorval, Laval.

**Odile Tremblay**

CEUX QUI ont apprécié les *Crocodile Dundee* se retrouveront en pays de connaissance avec *Almost an angel*. Le réalisateur John Cornell demeure fidèle au poste avec son duo d'interprètes Linda Kozlowski/Paul Hogan (ce dernier signe ici également le scénario), les images sont toujours de Russell Boyd. Mais désormais, l'action n'a plus l'Australie pour cadre. *Almost an angel* est tourné en Californie, à Los Angeles surtout. Et même si Paul Hogan a conservé son accent des antipodes, c'est à titre de nouvelle star d'Hollywood qu'il apparaît à l'écran aujourd'hui.

Évidemment, Paul Hogan, on aime ou on n'aime pas. Les amateurs d'humour facile le classent parmi les grands comiques. D'autres présentent son physique râblé d'aventurier voyou. Une chose est certaine : Subtilité et raffinement ne sont ni sa tasse de thé ni celle de son réalisateur attitré John Cornell. Preuve est faite une fois de plus en visionnant le dernier film qu'ils ont produit de concert.

*Almost an angel* est une comédie légère, bien légère, mais hélas pas très drôle pour autant. En vedette : Terry Dean (Paul Hogan) le braqueur de banques. Il se travestit en différentes vedettes du spectacle pour perpétrer ses vols à main armée, est arrêté parfois, tête de la prison, ressort et recommence. Mais le cours de son existence somme toute bien réglé se voit un jour bouleversé. Par un réflexe humanitaire inattendu, Terry sauve la vie d'un enfant qui poursuit un ballon en pleine rue, se fait frapper à sa place. Le héros aboutit à l'hôpital, plus mort que vif tandis que, rêve ou vision, un Dieu à



PHOTO PETER SOREL

À la suite d'une série d'événements le convainquant d'être devenu un ange, Paul Hogan se déguise en « groupe » dans une scène hilarante du film produit et dirigé par John Cornell.

barbe grise et aube blanche l'accueille sur un nuage floconneux. À titre de récompense pour son (unique) bonne action, l'apparition le renvoie parmi les vivants. À tort ou à raison, Terry se perçoit désormais comme un ange investi d'une mission : répandre le bien autour de lui.

De gangster à bienfaiteur de l'humanité, la route est longue, cocasse parfois. Mais la bible ne peut qu'indiquer le droit chemin. Foin d'arguments énoncés à la pointe du revolver, Terry se lie d'amitié avec un paralégue Steve (Elias Koteas) et sa soeur Rose (Linda Kozlowski), les aide à renflouer les coffres de leurs oeuvres de bienfaisance. Tout en

conservant les dehors et la manière de son ancienne profession, l'ex-truand devient mine de rien candidat à l'aurore.

*Almost an angel* réconcilie l'engouement pour les « preachers » américains et la faveur éternelle dont jouissent les films de gangsters. En principe, le sujet devrait donc plaire à nos voisins du Sud. Mais le traitement qu'il reçoit laisse grandement à désirer. L'humour, qui se décline ici au premier degré, ne lève pas, les gags tombent à plat, la salle se déride à peine. On aurait voulu accorder quelques crédits à cette comédie optimiste qui table sur la non-violence, mais sa superficialité la

condamne au néant ou presque. Pas grand-chose à retirer de ce film facile dominé par un Paul Hogan frustré et ennuyeux, dont on s'explique mal la popularité. Raté !



PHOTO PETER SOREL

Linda Kozlowski joue le rôle de Rose Garden dans *Almost An Angel*.

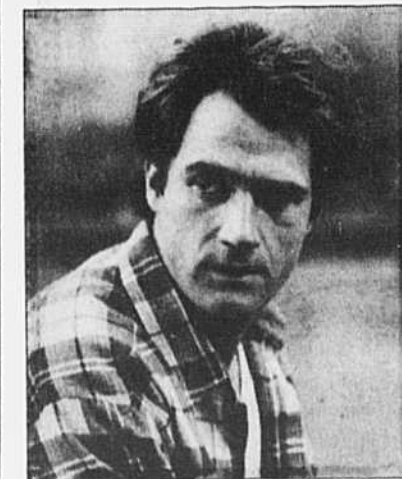


PHOTO PETER SOREL

Elias Koteas interprète le rôle de Steve dans cette comédie-aventure tirée d'une idée de Paul Hogan.

Au bout de chaque cigarette Un seul filtre, vos poumons

Le film de Noël tout indiqué pour les enfants et leurs parents.

## A L I C E

UN FILM DE JAN SVANKMAJER  
INSPIRÉ PAR «ALICE AU PAYS DES MERVEILLES» DE LEWIS CARROLL

VERSION FRANÇAISE tous les jours à 1h30 et 3h30 jusqu'au 6 janvier

LE QUARTIER LATIN  
858, est STE-CATHERINE • 849-0041

CHER BOB HOSKINS WINONA RYDER

VOICI NOTRE MÈRE.

LES SIRÈNES PRIEZ POUR NOUS.

EN VERSION FRANÇAISE - ORION PICTURES

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS CARREFOUR LAVAL 2201, BOUL. LE CARREFOUR

VERSION ORIGINALE ANGLAISE MERMAIDS

EGYPTIEN 1411, RUE PELLÉRIER DECARIE DÉCARRÉ 840 DE JEAN-TALON CENTREVILLE 3001, RUE UNIVERSITY

"LE FILM LE PLUS DRÔLE DE 1990!"

UNE PERFORMANCE REMARQUABLE DU JEUNE CULKIN.

UNE COMÉDIE DE JOHN HUGHES

MAMAN version française de J'AI RATÉ L'AVION HOME ALONE

BERRI 871, RUE NOTRE-DAME LE PARADIS 8315, RUE HOCHÉLAGA

TERREBONNE 1871, CHEMIN DU COTEAU LAVAL 2000 3195, BOUL. ST-MARTIN O LONGUEUIL PLACE LONGUEUIL

COMMOORE 1196, BOUL. COMMOORE ST-JÉRÔME CARREFOUR DU NORD JOLLETTE

ST-JEAN BOITE À FILMS DRUMMONDVILLE CARTEL SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

LE GENRE DE FILM QU'ON AURAIT AIMÉ VOIR À DIX ANS POUR POUVOIR RESTER MARQUÉ À VIE.

KVIN COSINER

IL DANSE AVEC LES LOUPS

DANCES WITH WOLVES

EN VERSION FRANÇAISE

ORION LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

LE PARADIS 8315, RUE HOCHÉLAGA LONGUEUIL 1871, CHEMIN DU COTEAU TERREBONNE

VERSION ANGLAISE LE FAUBOURG 1818, RUE STE-CATHERINE O. POINTE-CLAIRE 841, TRANSCANADIENNE

Susan Sarandon est admirable... et parfois bouleversante... d'intensité, de vérité. De sensualité agissante aussi.

Jacqueline Roberts, La Presse

SUSAN SARANDON JAMES SPADER

WHITE PALACE

VERSION FRANÇAISE

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

CINÉMAS CINÉPLEX ORION CARREFOUR LAVAL 2202, BOUL. LE CARREFOUR SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

Les grands **Ballets Canadiens**

# KUDELKA

**PROKOFIEV**  
3 BALLETS EN PREMIÈRE MONTRÉALISE  
Chorégraphie: James Kudelka • Musique: Serge Prokofiev  
**LES MARGINAUX • THE HEART OF THE MATTER**  
DÉSIR • 31 JANVIER, 1<sup>er</sup> ET 2 FÉVRIER 1991, 20h

**DA** Oerlikon  
Aerospac

CERTIFICAT-PRIME  
**10\$ DE RABAIS!**

Rabais accordé sur le prix courant des billets au parterre ou à la corbeille. Échangeable aux guichets de la Pda ou aux comptoirs ADMISSION. Ne s'applique qu'aux représentations de Kudelka/Prokofiev les 31 janvier, 1<sup>er</sup> et 2 février 1991. Un seul certificat-prime par billet.

**Salle Wilfrid-Pelletier**  
Place des Arts

ACHATS • RÉSERVATIONS • INFO  
ADMISSION Place des Arts  
522-1245 ou 1-800-361-4595 514 842-2112  
ou à tous les comptoirs ADMISSION  
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service

## CINÉMA

# Éminemment boulevardier

### Vanille et fraise

De Gérard Oury, avec Sabine Azéma, Pierre Arditi, Isaach de Bankolé, Jacques Perrin, Ricardo Cucciola, Giuseppe Cederna, Pino Quartullo, Venantino Venantini, Anne Lévy, Jean-Pierre Clami. Scénario : Gérard Oury et Danièle Thompson. Image : Luciano Tovoli. Musique : Jean Musy. Chansons interprétées par les Gipsy King et Maria Martini. France-Italie, 1989. 110 minutes. Au Parisien.

Francine Laurendeau

LE COUPLE apparemment idéal que forment Clarisse, femme d'affaires (Sabine Azéma), et Antoine, chirurgien (Pierre Arditi), est en réalité miné par la conduite du mari qui, tout en cumulant au minimum deux liaisons extra-conjugales, se permet d'être envers sa femme d'une jalousie aussi exacerbée qu'imméritée.

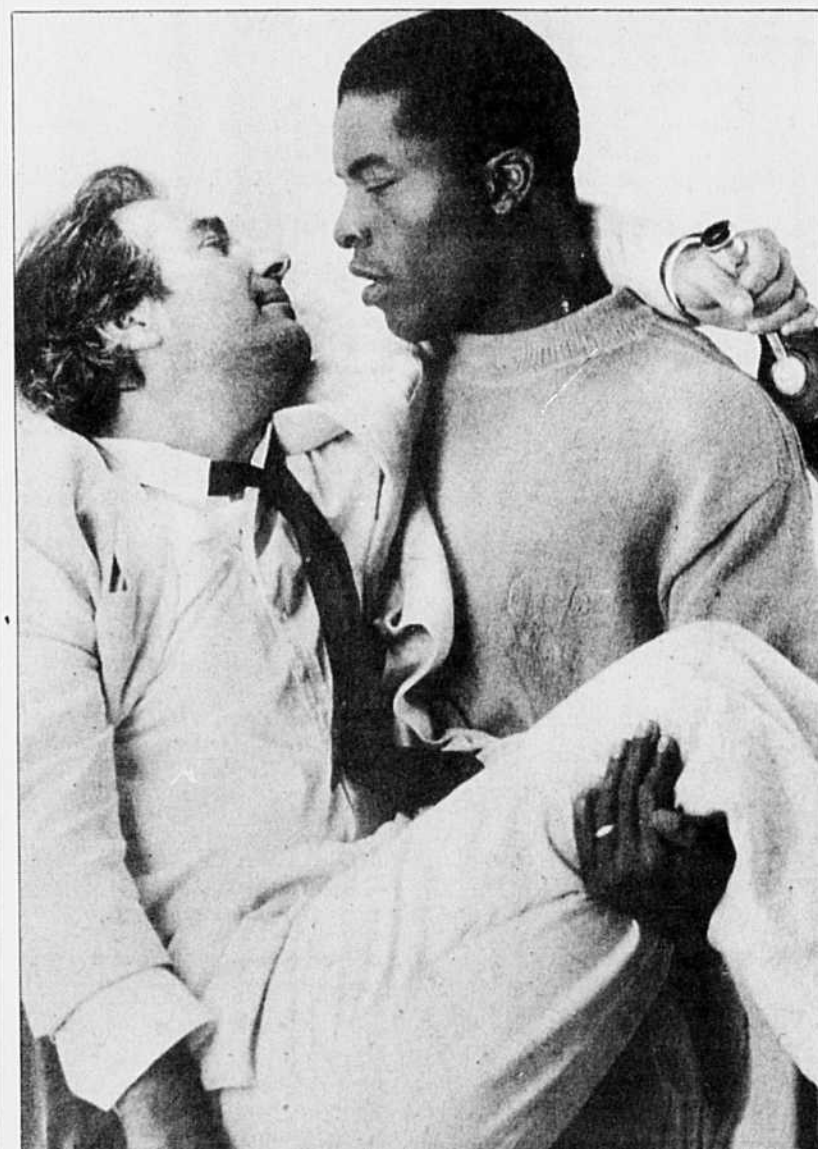
Mais Antoine ne sait pas qu'avant leur mariage, Clarisse était agent secret spécialisée dans la plongée sous-marine. Le jour où il reçoit une haute distinction professionnelle, l'ancien chef militaire de sa femme (Jacques Perrin) somme celle-ci d'accomplir une dernière mission. Il s'agit de fixer une charge explosive sous la coque du Faucon Maltais, le yacht d'un trafiquant d'armes.

Clarisse commence par refuser au nom de sa petite famille. Mais découvrant une nouvelle infidélité de son conjoint, elle accepte de tenter l'aventure. Alors qu'Antoine la croit partie pour Tokyo, munie d'un faux passeport, elle s'envole vers l'Italie où un autre agent secret doit travail-



PHOTO CFP DISTRIBUTION

Deux scènes de *Vanille fraise*, film qui ne redorera pas le blason du réalisateur de *La Grande Vadrouille*.



ler avec elle. Et, tradition oblige, ils devront se faire passer pour de roucouleurs nouveaux mariés. Première surprise : Hippolythe (Isaach de Bankolé) est africain. Clarisse n'est pas raciste, mais...

Je ne vous raconterai pas comment, une première fois, la tentative échouera ni comment Antoine, se croyant cocu, retrouve la trace du faux couple et s'attache à ses pas. Je ne vous raconterai surtout pas non plus comment entre un Hippolythe qui est officiellement polygame et un mari qui l'est hypocritement, Clarisse décidera à son tour d'avoir desormais au moins deux amants.

J'étais curieuse de voir ce film que l'on disait inspiré de la destruction du bateau de Green Peace en Nou-

velle-Zélande par les services secrets français. Eh bien c'est de la fausse représentation. Hormis la réplique du chef de la mission avertissant Clarisse (« N'allez pas commettre les mêmes bêtises que nos agents pour le Rainbow Warrior ! »), toute cette histoire demeure, à quelques détails près, éminemment boulevardier. La mise en scène de Gérard Oury est paresseuse. Ce n'est pas *Vanille fraise* qui redorera le blason du réalisateur de *La Grande Vadrouille*. Quant à Pierre Arditi et Sabine Azéma, si gentils ensemble dans *Mélo*, ils avaient sans doute envie de passer quelques semaines dans les paysages enchanteurs du sud de l'Italie. C'est en tout cas la seule raison que j'arrive à leur trouver.

## Cyrano aux Golden Globe

BEVERLY HILLS (AP) — *Cyrano de Bergerac* du Français Jean-Paul Rappeneau, est l'un des cinq films étrangers sélectionnés pour les *Golden Globe Awards* du meilleur film.

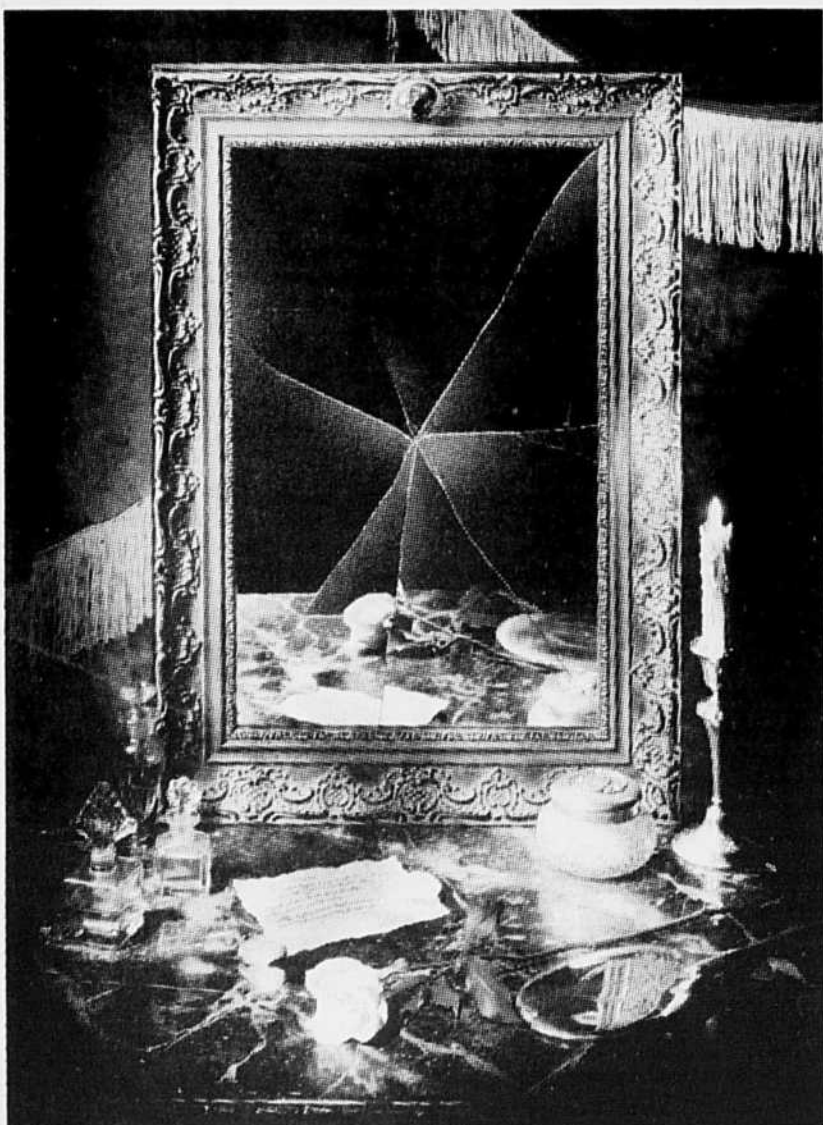
Le Parrain III, de l'Américain Francis Ford Coppola arrive en tête en comptant sept nominations pour ces « pré-Oscars ».

Les *Golden Globe Awards* sont décernés par une association de journalistes étrangers, *Hollywood Foreign Press Association*. Ce prix, sans jour de prestige des Oscars, constitue souvent un bon indicateur de leur sélection. Les *Golden Globe Awards* seront décernés le 19 janvier

prochain à Los Angeles. *Rêves*, du Japonais Akira Kurosawa, et *Taxi Blues*, du Soviétique Pavel Lounguine, sont également parmi les films étrangers sélectionnés.

*Le Parrain III*, dont Al Pacino tient le rôle titre, a été notamment choisi dans les catégories « meilleur film », « meilleur réalisateur », « meilleur acteur », « meilleur second rôle », « meilleur scénario ».

*Dances with Wolves*, de Kevin Costner, a été sélectionné dans six catégories, et *Les Affranchis*, de Martin Scorsese, dans cinq.



## The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER  
mis en scène par HAROLD PRINCE

**Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal**

Seulement trois mois  
du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992  
Avant-premières: 12 et 13 novembre 1991 Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE FANTÔME  
(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie) GROUPES (20 personnes minimum) TÉLÉPHONEZ: (514) 874-9153, au Québec; (416) 925-7466, en dehors du Québec.

SOUS LE PARRAINAGE DE **Cartes PEPSI**

Tous les spectacles sont présentés en anglais.

ENREGISTREMENT PAR LES ARTISTES CANADIENS D'ORIGINE EN VENTE PARTOUT sur disque compact, cassette, et microsillon de PolyGram

## “UN CHEF-D'OEUVRE.

Un des plus grands films de l'histoire du cinéma.”

- Rex Reed

DEBRA WINGER • JOHN MALKOVICH

“Sensuel, élégant et sublime. Bertolucci est passé maître à l'évocation des émotions les plus dures à travers des images d'une beauté renversante.”

TIME MAGAZINE



“Une magnifique réalisation! Le meilleur film de Bertolucci.”

NEWHOUSE NEWSPAPER

“Un exploit remarquable. Magnifique, provoquant et passionnant.”

- Joanna Langfield

LIBS RADIO NETWORK

Un voyage dangereux et érotique au delà du réel...

## UN THÉ AU Sahara

VERSION FRANÇAISE DE “THE SHELTERING SKY”

un film de BERNARDO BERTOLUCCI

RÉALISATEUR DU “DERNIER EMPEREUR”, PRIMÉ PAR L'ACADÉMIE ET DIRECTEUR DU “DERNIER TANGO À PARIS”.

WARNER BROS. PRESENTS  
“UN THÉ AU SAHARA” DE BERNARDO BERTOLUCCI  
DEBRA WINGER, JOHN MALKOVICH, “THE SHELTERING SKY”  
CAMPBELL SCOTT, JILL BENNETT, TIMOTHY SPALL, ERIC VUAN  
RYUICHI SAKAMOTO, WILLIAM ALDRICH, PAUL BOWLES  
MARK PELOE, BERNARDO BERTOLUCCI, JEREMY THOMAS  
BERNARDO BERTOLUCCI

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 11 JANVIER!

## “AUDACIEUX.

UNE COMÉDIE LÉGÈREMENT CAUSTIQUE.”

-Richard Corliss, TIME

“Extraordinaire, fascinant, remarquable et envoûtant... un chef-d'oeuvre”

Henry Markiewicz, TORONTO STAR

“Une comédie enlevante qui traite de classe, d'argent et de cupidité.”

Vivint, provocant et très bien joué.”

Vincent Canby, NEW YORK TIMES

“Performances exceptionnelles... excellent film... 8 sur 10.”

Wayne Clarkson, CANADA AM-CITY

“Fascinant...”

C'est la version intellectuelle de La Vie des Gens Riches et Célèbres.”

Jay Scott, GLOBE AND MAIL

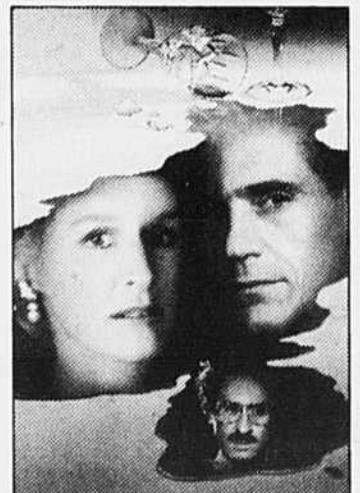
“Amusant, accablant. Un chef-d'oeuvre cinématographique.”

Mike Clark, USA TODAY

“Un intrigant mystère, une cinglante satire, divertissant à souhait.”

Brian D. Johnson

MACLEAN'S MAGAZINE



“Un drame captivant, plein d'humour noir des plus exqu. ‘Reversal of fortune’ est intelligent, fin prenant... provoquant.”

- Liz Braun, TORONTO SUN

“Fascinant, un divertissement plein d'humour et de malice. Un film ensorcelant, débordant de sensations extraordinaires.”

ROLLING STONE

GLENN CLOSE • JEREMY IRONS  
RON SILVER

## LE MYSTÈRE VON BULOW

VERSION FRANÇAISE DE REVERSAL OF FORTUNE

WARNER BROS. PRESENTS

AN EDWARD R. PRESSMAN PRODUCTION ASSOCIATION WITH SAGHOOR FUTURE FILM LTD.

AND SAGHOOR PRODUCTIONS A FILM BY BARRETT SCHROEDER

GLENN CLOSE • JEREMY IRONS

RON SILVER “REVERSAL OF FORTUNE” • MARK LEAM • EDLICH DEGENHARTZ AND NICHOLAS KAZAN WITH MICHAEL RALPH

AND NICHOLAS KAZAN • MARK LEAM • EDLICH DEGENHARTZ AND NICHOLAS KAZAN AND OLIVER STONE

EDWARD R. PRESSMAN AND OLIVER STONE

WITH BARRETT SCHROEDER

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 11 JANVIER!



**ENTREVUE**

# Mavis Gallant, une piétonne de Paris

Sylviane Tramier

PARIS — Pour découvrir Paris et ses habitants, on aimerait avoir pour guide la nouvelliste et romancière canadienne Mavis Gallant. Elle pourrait raconter par le menu l'histoire de sa rue, de son quartier et des coins les moins connus de la ville. Elle saurait faire remarquer le détail piquant d'une conversation parisienne entendue chez le boucher, la crémière ou le propos tenu à la table d'un bourgeois du XVII<sup>e</sup> arrondissement.

Attentive à tout : un accent, une prononciation qui trahit une origine ou une appartenance sociale, et surtout prompt à débusquer dans les comportements des gens le rôle social qu'ils jouent spontanément et en toute sincérité lorsque la situation le leur commande. Et elle ponctuait ses paroles de ce rire brusque qui la saisit lorsqu'elle savoure un de ces « revers absurdes » de chaque chose, comme il en fourmille dans ses nouvelles.

Le drôle et le terrible, deux faces inextricables de l'univers qu'elle peint, et qui sont le lot quotidien de ses personnages.

Mavis Gallant, Montréalaise anglophone et Parisienne convaincue, vit depuis 30 ans dans cette ville de Paris qu'elle adore, qu'elle a choisie, et qui l'a accueillie : « Vous savez que les étrangers en France rencontrent souvent des difficultés, reconnaît-elle. Cela n'a pas été mon cas. Je n'ai pas senti d'animosité. Et, si j'avais dû être tenue en marge, je ne serais pas restée ici, parce que je ne suis pas une marginale ».

De son enfance, son adolescence à Montréal, elle parlera peu. On saura qu'elle est née en 1922. Ses parents étaient anglophones et protestants. Dès l'âge de quatre ans, elle est placée en pension dans un collège de religieuses, catholiques et francophones. Cela lui vaudra d'être bilingue depuis son plus jeune âge, et de vivre sa jeunesse au Québec avec « un pied dans chaque communauté ». Et cela lui interdira à jamais de pouvoir se ranger dans un camp ou dans l'autre lorsque surgit la confrontation. « Je me suis souvent demandé ce que j'aurais pu faire, dit-elle avec une pointe de regret. Je parle les deux langues. Je ne pouvais pas monter sur une barricade ou sur l'autre. Je

n'aurais pu que rester au milieu, entre les deux, et me faire fusiller des deux côtés. » Alors, elle a écrit.

D'abord journaliste dans un journal anglophone de Montréal, chargée d'une chronique sur les spectacles et la télévision, elle étouffe dans le Québec des années 40 et 50. Quand elle part pour l'Europe, laissant derrière elle « une très bonne situation pour une fille », elle est déterminée à s'en sortir. « Dans mon esprit, c'était une question de surnager ou de couler. » Sa carrière d'écrivain de fiction n'en était qu'à ses débuts. Mais elle s'accroche. « Quand je suis partie, tout le monde me disait : tu reviendras, comme un chien penaud, les oreilles pendantes. Et moi, je me disais : non, jamais ça ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait si ça n'avait pas marché... je ne sais pas... »

Attirée par les villes européennes, elle voyage dans plusieurs pays avant de se fixer à Paris.

Sous sa plume précise, élégante, une cohorte de personnages s'animent : des exilés, des expatriés, des étrangers dans leur propre famille, des couples qui dérivent tranquillement. Ni plus mauvais, ni meilleurs que d'autres. Ils sont exposés à toute la palette des épreuves douloureuses et banales qui font la condition humaine. Des déménagements, la mort d'une épouse, un co-lodataire qui fait jouer le même disque de Mozart à cinq heures tous les matins, des amitiés qui s'effritent, des digestions difficiles, des retrouvailles manquées, le quotidien qui dérape, « l'intimité familiale qui dessine des murailles entre les gens ».

Le paradoxe de la carrière de Mavis Gallant c'est que, auteur vivant en France, c'est aux États-Unis qu'elle a d'abord été reconnue comme une des plus grandes nouvellistes de langue anglaise. Toutes ses nouvelles ont commencé leur carrière dans les pages de la revue *New Yorker*. Sa notoriété s'est ensuite établie en Grande-Bretagne et ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'elle est publiée au Canada.

En France, on a commencé en 1988 seulement à traduire ses oeuvres. Quatre ouvrages sont disponibles en français. Un recueil d'essais (*Chroniques de mai 88*) et trois recueils de nouvelles (*Rue de Lille, Les quatre saisons, L'été d'un célibataire*). À raison de deux recueils par année, les traductions françaises de

ses nouvelles et de ses deux romans vont se suivre régulièrement.

Ce qui ne va pas sans lui causer quelques problèmes et un peu d'inquiétude. Elle connaît trop bien le français pour ignorer que son style incisif, elliptique, s'accommode mal de la syntaxe française.

« Si vous traduisez mot à mot de l'anglais au français, ça devient trop compact. C'est comme du ciment. Et si, inversement, vous traduisez mot à mot un texte français en anglais, ça donne des phrases qui n'en finissent pas, qui s'effiloquent. »

Comment rendre avec justesse l'effet d'immédiateté et d'instantané d'une phrase comme elle les aime : « *(It was) between seven and eight o'clock. The hour of rain and no taxis* » ? « Vous ne pouvez pas dire en français « c'était l'heure de la pluie et pas de taxis ». C'est du jargon ! »

Mavis Gallant ressent exactement et presque douloureusement la différence de ton qu'il y a entre ses textes originaux et ceux traduits en

français. Mais, elle ne voudrait ni ne pourrait écrire en français. « D'ailleurs, ajoute-t-elle, je n'ai jamais connu quelqu'un de vraiment bilingue. Je crois que ça n'existe pas. Bien sûr, vous allez me dire : Beckett, Conrad ! Mais sur son lit de mort, Beckett ne parlait que l'anglais. Et Conrad, au moment de mourir, ne parlait ni anglais, ni français, ni polonais, mais ukrainien, la langue de sa toute petite enfance. »

Vivrait-elle ailleurs qu'à Paris après plus de 30 ans, ici ? « Difficilement, admet-elle... Et, si je devais vivre ailleurs, je rentrerais au Canada. »

Le Canada avec qui elle a entretenu longtemps des rapports difficiles, sans jamais couper les ponts, sans jamais changer de nationalité. « Et, si le Québec se sépare, je demanderais les deux nationalités... » Une manière peut-être d'être fidèle à une petite fille de quatre ans déjà confrontée à un certain dilemme.



Mavis Gallant.

PHOTO FABIAN SARAZIN

## La Pléiade ou lire en toute élégance

Marie Laurier

C'EST UN OBJET de luxe mais qui vaut son prix puisqu'un livre de la Pléiade contient à lui seul une mini-bibliothèque, soit une moyenne de cinq titres d'un auteur. Tout Balzac ou tout Voltaire en douze volumes et voilà le lecteur assuré de posséder tout l'oeuvre de ces écrivains. Le rayonnage complet de cette collection haut de gamme comprend en tout 365 volumes qui augmentent au rythme de douze nouveautés par année.

Depuis 1931 la maison d'édition Gallimard a cette brillante idée de réunir dans son panthéon de la Pléiade les noms les plus prestigieux de la littérature mondiale pour le plus grand bonheur d'une clientèle faite de collectionneurs ou de passionnés de littérature, désireuse d'allier le plaisir de lire à celui de l'élégance et de la volupté.

Aucune contre-fois de ces objets de luxe n'est possible et ceux qui s'y sont essayés ont dû bien vite renoncer à cette ambition. Un livre de la Pléiade offre en effet une présentation immuable avec son papier bible, son dos en fin fil d'or, sa jaquette de cuir souple d'un ton différent selon l'époque — havane pour le XX<sup>e</sup> siècle — et un caractère d'imprimerie de type Garamond, avec ses lettres liées et son graphisme ancien, bref tout conjugué pour en faire un objet raffiné et classique.

Le premier titre à entrer dans cette collection prestigieuse, les Oeuvres poétiques de Baudelaire est suivi depuis près de 60 ans de 364 volumes qui va d'Homère à Camus, en passant par Montaigne, Shakespeare, Molière, Spinoza mais aussi des contemporains comme Saint-John Perse, Kafka, Char, Hemingway, Céline, Giono et Malraux, ce dernier comparant la Pléiade à une « bibliothèque de l'admiration ». Celui qui posséderait toute la collection et il y en a, devrait disposer d'un impressionnant espace de près de 15 mètres de rayonnage pour nicher plus de 475 000 pages imprimées et y

consacrer environ 15 000 heures de lecture.

Au Québec, la Pléiade constitue un marché fort intéressant : une dizaine de libraires offrent la collection complète et une quarantaine d'autres tiennent une sélection des titres les plus populaires, si l'on peut dire, se réservant toutefois le soin de combler les demandes spéciales de leurs clients, le cas échéant.

« Nous vendons quelque 10 000 exemplaires de la Pléiade chaque année au Québec, nous confie Rolf Puis, directeur général de Gallimard à Montréal. Pas seulement à des bien nantis ou des collectionneurs, comme ce fut longtemps le cas, mais à des jeunes qui aiment offrir un beau livre en cadeau ou simplement se gâter en possédant la production intégrale d'un auteur. » Un livre de la Pléiade coûte peut-être 100 \$ mais quand on considère qu'il contient cinq titres d'édition courante, cela revient à un prix égal ou même inférieur aux livres achetés à la pièce.

En plus de la bibliothèque proprement dite, Gallimard organise au printemps de chaque année la Quinzaine de la Pléiade et publie à cette

occasion un album iconographique consacré à un auteur — Sartre en 1991 — qui devient en quelque sorte une pièce de collection puisque cet ouvrage n'est jamais plus réédité. Une trentaine de ces albums ont été publiés et comme leur tirage est limité, ils sont très recherchés par les collectionneurs.

Il existe également l'Encyclopédie de la Pléiade, créée en 1956 par Raymond Queneau. Le dernier-né de cette collection vient tout juste de sortir sous le titre *Histoire des moeurs*, une formidable mine de renseignements sur l'évolution des us et coutumes des hommes à travers les siècles. Fruit d'une recherche exhaustive sous la direction de Jean Poirier, cette histoire des moeurs aura trois tomes et les deux autres devraient paraître d'ici la fin de 1991.

Il va sans dire que le fait d'entrer dans la Bibliothèque de la Pléiade constitue une consécration pour un écrivain qui n'y accédait il n'y a pas si longtemps qu'une fois mort et tombé dans la catégorie de « bien public ». Cette exigence est revue et quelques auteurs y ont accédé de leur vivant, notamment Marguerite

Yourcenar et Jean-Paul Sartre, entre autres, et maintenant Julien Green, par exemple.

Avant d'admettre un écrivain dans le cénacle, un comité de sélection étudie longuement et soigneusement l'ensemble de sa production littéraire et des spécialistes passent au crible tout ce qui s'est écrit sur lui. Certains noms très importants ont suscité des polémiques, par exemple Paul Éluard qui a fini par pénétrer dans la célèbre bibliothèque, d'autres sont pour l'instant écartés, de peur de « dévaloriser » la qualité et le prestige de la célèbre bibliothèque.

Les électeurs des immortels de la Pléiade ont sans doute de bonnes et de mauvaises raisons qui justifient cet élitisme. Quoi qu'il en soit, la littérature mondiale fourmille de grands auteurs qui iront un jour rejoindre les Rimbaud, Proust, Zola, Prévert, Brecht, Colette ou Claudel.

Car quoi qu'en dise le poète, ces beaux livres sont des objets aimés et ils ont une âme : celle de tous ces hommes et ces femmes de lettres qui nous promettent des heures et des heures d'envoûtement. En toute élégance et en tout raffinement.

## La Bible en dictionnaire

DICTIONNAIRE DE LA BIBLE

André-Marie Gérard  
Robert Laffont (collection Bouquins)  
1990, 1440 pages.

Marie Laurier

QUE CE SOIT par goût, par choix, qu'on la retrouve dans le tiroir de la table de chevet d'une chambre d'hôtel, qu'elle devienne l'objet symbolique sur lequel on jure de dire « toute la vérité, rien que la vérité » à la cour, la Bible est le livre le plus vendu au monde : 12 millions d'exemplaires par année!

Un ouvrage qui constitue une source inépuisable de références dans la marche de la civilisation chrétienne.

Le théologien en connaît les composantes, l'exégète sa signification profonde, l'historien ses arcanes. Le profane peut en citer quelques bribes sans se rappeler exactement l'histoire de Judith, le rôle d'Aaron, la vertu de la manne dans le désert, les fondements de la doctrine de saint Paul, etc.

Mais encore : où situer les lieux saints, quels étaient les us et coutumes des acteurs qui ont jalonné les siècles pendant qu'ils étaient en marche vers leur libération ? Que nous révèle le récit de la mer Morte et comment interpréter les paraboles évangéliques ?

Voilà qu'un gros bouquin nous vient en aide pour nous y retrouver dans ce labyrinthe sous forme du *Dictionnaire de la Bible* publié dans la collection Bouquins dirigée par Guy Schoeller chez Robert Laffont.

Ce nouveau dictionnaire répond à ces interrogations et à des milliers d'autres. On y a répertorié 2300 entrées sur les personnages, les lieux des saintes écritures ainsi que les

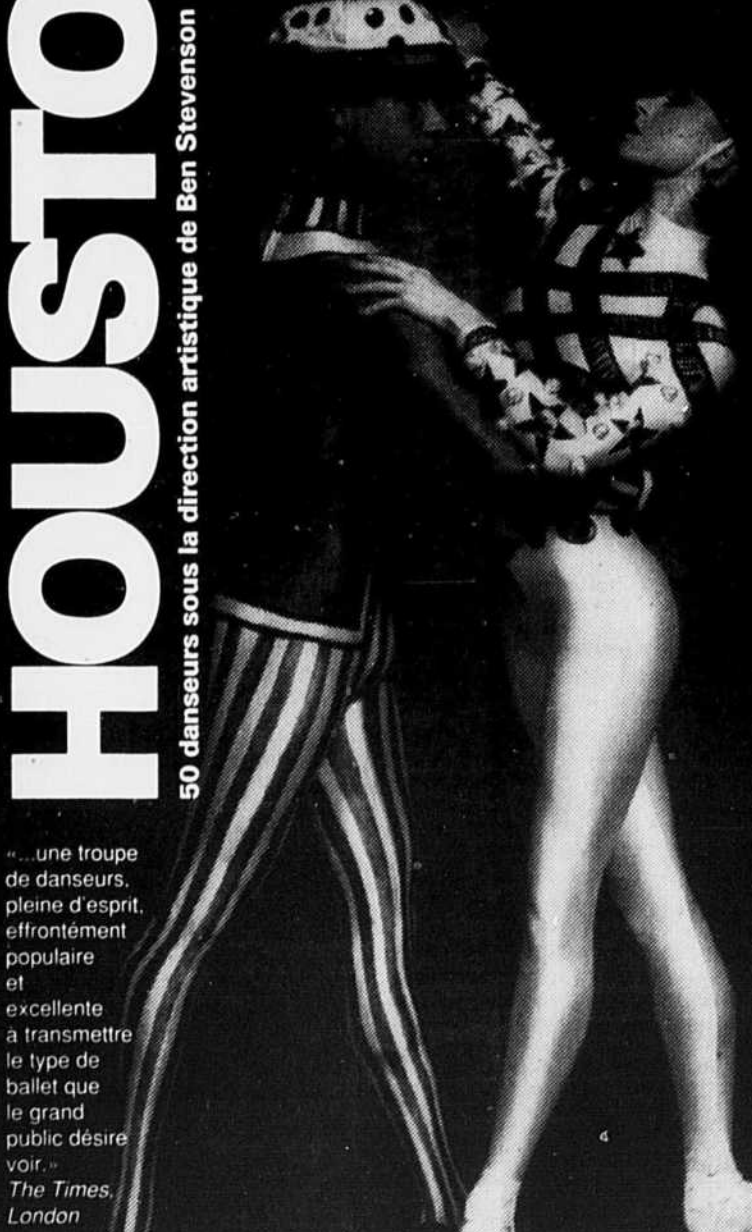
grands thèmes qui ont ponctué leur genèse : l'Alliance, le Messie, le baptême, la mort, la résurrection.

Les articles sont accompagnés de 50 000 références qui permettent au spécialiste et au simple curieux de comprendre, de saisir, de se familiariser avec le sens de la bible.

Avec son papier (bible), sa couverture souple, cet ouvrage qui traite pourtant d'un sujet sérieux n'a rien d'austère. Et il est l'oeuvre d'un seul homme : le journaliste André-Marie Gérard (1918-1989) malheureusement disparu l'année dernière, avant d'avoir terminé cette oeuvre qu'il voulait témoignage monumental de connaissances et de sa foi, nous apprend le père François Tolle dans l'avant-propos. « Nous avons pris pour base le canon adopté par l'Église catholique romaine et que le concile de Trente a jugé bon de décrire, tout en tenant compte des positions de tous les adeptes du Livre, juifs en premier lieu mais encore orthodoxes, protestants, voire tenants de l'islam », précise-t-il.

# HOUSTON ballet

50 danseurs sous la direction artistique de Ben Stevenson



«...une troupe de danseurs, pleine d'esprit, effrontément populaire et excellente à transmettre le type de ballet que le grand public désire voir.»  
The Times, London

dans  
**Sérénade  
Ghost Dances  
Elite Syncopations**

**les 24, 25 et 26  
janvier à 20 heures**

Billets:  
45 \$, 35 \$, 25 \$, 10 \$

dans le cadre des Feux de la danse Banque Royale et Les Grands Classiques SOGAM  
une coproduction de la Société de la Place des Arts et de SOGAM

**Salle Wilfrid-Pelletier**  
Place des Arts

Reservations téléphoniques:  
514 842 2112. Frais de service.  
Redevance de 1 \$  
sur tout billet de plus de 10 \$.



### CONCOURS D'ADMISSION ANNÉE SCOLAIRE 1991-1992

Disciplines principales:

Instruments d'orchestre, art vocal, guitare, clavier, orgue, piano, ondes Martenot, saxophone, direction d'orchestre, écriture, composition, analyse, histoire de la musique.

Formation musicale professionnelle (D.E.C., études supérieures)

DATE LIMITE D'INSCRIPTION:  
le vendredi 1<sup>er</sup> février 1991 à 16 h

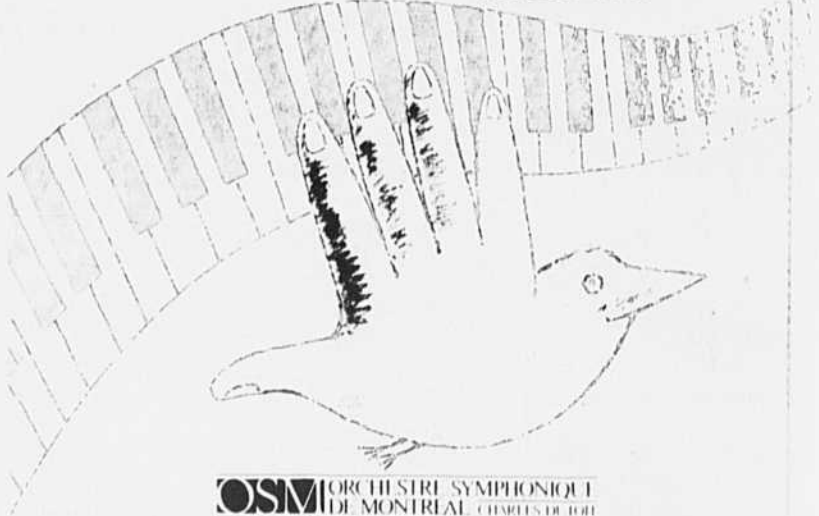
Aucuns frais de scolarité

RENSEIGNEMENTS:  
Conservatoire de musique de Montréal  
100, rue Notre-Dame Est  
Montréal (Québec)  
(514) 873-4031

Gouvernement du Québec  
Ministère des  
Affaires culturelles

Québec

La Presse  
PRÉSENTE  
*Les Matins Symphoniques*  
METRO



OFFREZ-VOUS UN MATIN TOUT EN MUSIQUE  
LE MERCREDI 9 JANVIER, 10h30

À LA PLACE DES ARTS  
STANISLAW SKROWACZEWSKI, chef • MARC-ANDRÉ HAMELIN, piano  
Billets: 14 \$ EN VENTE AUX GUICHETS  
DE LA PLACE DES ARTS — 842-2112  
(13 \$ incluant TPS, + 1 \$ redevance PDA)

Service de café et de muffin avant chaque concert à compter de 9h30, en collaboration avec: Les Cafés Orient Express, Sateil inc., Sucre Laitic Inc., Cuisine Nature inc., Les Marques FIB Inc., Price Wilson, Le Comité des bénévoles de l'OSM.

# CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

**ASTRE I:** (327-5001) — *Kindergarten Cop* 21 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45, 7 h 10 janv. 7 h 30, 9 h 45 ven. sam. dern. spect. 24 h. 12 — *Ding et Dong le film* 21 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 10, 9 h 20, 7 h 10 janv. 7 h 10, 9 h 20 — *Il* — *Home Alone* 21 déc. au 6 janv. 12 h 30, 2 h 25, 4 h 20, 6 h 15, 8 h, 7 h 10 janv. 6 h 15, 8 h — *Misery* tous les soirs 9 h 45 ven. sam. dern. spect. 11 h 45V: — *Edward Scissorhands* 21 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45, 7 h 10 janv. 7 h 30, 9 h 45

**BERRI I:** (288-2115) — *Ding et Dong le film* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h. 11: — *Le prince Casse Noisette* 3 h — *La recrue* 1 h, 5 h, 7 h 30, 9 h 45 III: — *Maman j'ai raté l'avion* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15V: — *Fenêtre sur Pacifique* 1 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 30 — *Il* — *Home Alone* 21 déc. au 6 janv. 12 h 30, 2 h 25, 4 h 20, 6 h 15, 8 h, 7 h 10 janv. 6 h 15, 8 h — *Misery* tous les soirs 9 h 45 ven. sam. dern. spect. 11 h 45V: — *Edward Scissorhands* 21 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45, 7 h 10 janv. 7 h 30, 9 h 45

**BONAVENTURE I:** (861-2725) — *Home Alone* 7 au 10 janv. 7 h 30, 9 h 45, 22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45V: — *Havana* 7 au 10 janv. 6 h 45, 9 h 30, 22 déc. au 6 janv. 12 h 45, 3 h 45, 6 h 45, 9 h 30

**BROSSARD I:** (465-5906) — *Kindergarten Cop* 7 au 10 janv. 6 h, 8 h, 22 déc. au 6 janv. 1 h 45, 3 h 45, 6 h, 8 h. 11: — *Fenêtre sur Pacifique* 21 déc. au 6 janv. 12 h 30, 2 h 25, 4 h 20, 6 h 15, 8 h, 7 h 10, 9 h 20, 22 déc. au 6 janv. 12 h 45, 3 h 45, 6 h 45, 9 h 30

**CARREFOUR LAVAL I:** (868-3684) — *La recrue* 7 au 10 janv. 7 h 15, 9 h 30, 22 déc. au 6 janv. 12 h 30, 2 h 45, 7 h 15, 9 h 30 — *Misery* tous les soirs 10 h 15: — *White Palace* fr. 7 au 10 janv. 8 h, 10 h, 22 déc. au 6 janv. 12 h 45, 5 h 45, 8 h, 10 h — *Home Alone* 7 au 10 janv. 6 h, 8 h, 15 h, 22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 15: — *Edward Scissorhands* 7 au 10 janv. 7 h 30, 9 h 30, 22 déc. au 6 janv. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 — *Il* — *Le prince Casse Noisette* 22 déc. au 6 janv. 12 h 30, 2 h 35 — *Les sirènes* 7 au 10 janv. 6 h 10, 10 h 05, 22 déc. au 6 janv. 1 h 45, 4 h, 6 h 10, 10 h 05: — *Fenêtre sur Pacifique* 7 au 10 janv. 8 h, 10 h, 22 déc. au 6 janv. 2 h, 4 h, 8 h 10 h — *Kindergarten Cop* 7 au 10 janv. 6 h 05, 8 h 10, 22 déc. au 6 janv. 12 h 30, 4 h, 6 h 05, 8 h 10

**CENTRE EATON I:** (861-2725) — *Trois hommes et une jeune demoiselle* 12 h 20, 2 h 30, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 40: — *Rocky V* fr. 12 h 10, 2 h 20, 4 h 40, 7 h 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 30: — *Bernard et Bianca en Australie* 12 h 20, 2 h 25, 4 h 45, 7 h 15, 9 h 35: — *Il* — *Le prince Casse Noisette* 22 déc. au 6 janv. 12 h 30, 2 h 35 — *Les sirènes* 7 au 10 janv. 6 h 10, 10 h 05, 22 déc. au 6 janv. 1 h 45, 4 h, 6 h 10, 10 h 05: — *Fenêtre sur Pacifique* 7 au 10 janv. 8 h, 10 h, 22 déc. au 6 janv. 2 h, 4 h, 8 h 10 h — *Kindergarten Cop* 7 au 10 janv. 6 h 05, 8 h 10, 22 déc. au 6 janv. 12 h 30, 4 h, 6 h 05, 8 h 10

**CINEMA ÉGYPTIEN I:** 1455 Peel, Mtl — *Marmalade* 12 h 45, 2 h 50, 5 h, 7 h 15, 9 h 30: — *Ding et Dong le film* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 10, 9 h 20: — *Misery* 12 h 45, 3 h, 5 h 10, 7 h 25, 9 h 40

**CINEMA JEAN-TALON:** Mtl — *The Godfather part 3* 12 h, 3 h 10, 5 h 30, 9 h 45, lun. au jeu. 6 h 30, 9 h 45

**CINEMA OMEGA I:** — *Bernard et Bianca en Australie* ven. au dim. 1 h, 3 h 15, 5 h 45: — *Mon fantôme d'amour* 7 h 30, 9 h 45: — *Trois hommes et une jeune demoiselle* 1 h 15, 3 h 30, 5 h 45, 7 h 10, 9 h 20, lun. au jeu. 7 h 10, 9 h 20: — *Vincent et moi* ven. au dim. 1 h, 3 h, 5 h — *Cyrano de Bergerac* 7 h, 9 h 40

**CINEMA PARALLELE:** 3682 boul. St-Laurent, Mtl (843-6001) —

**CINEMA PARIS:** Mtl (875-7284) — sam. *North by Northwest* 2 h, 7 h — *My Life is a Dog* 4 h, 9 h 30 — dim. *The Party* 2 h 30, 7 h 15 — *The Lord of the Rings* 4 h 30, 9 h 30

**CINEMA POINTE-CLAIRE I:** 6361 Trans-Canada — *Edward Scissorhands* 7 au 10 janv. 7 h, 9 h 15, 22 déc. au 6 janv. 2 h, 4 h 15, 7 h, 9 h 15: — *Havana* 7 au 10 janv. 6 h 30, 9 h 15, 22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15, 3 h — *Misery* 7 au 10 janv. 7 h 20, 9 h 30, 22 déc. au 6 janv. 3 h, 5 h 10, 7 h 20, 9 h 30 — *The Nutcracker* Prince 22 déc. au

**IMAX:** Vieux-Port de Montréal — *Planète bleue entre ciel et terre* (fr.) du mar. au ven. 10 h, 11 h 45, 13 h 30, 19 h, sam. 13 h 30, 17 h, 19 h, dim. 11 h 45, 13 h 30, 17 h, 19 h ven. sam. dern. spect. 22 h 30 — Du 24 déc. au 10 janv. — 26 au 30 déc. 10 h, 11 h 45, 13 h 30, 17 h, 19 h, 22 h 30: 31 déc. et 1er janv. 10 h, 11 h 45, 13 h 30, 17 h, 19 h, 22 h 30, 6 janv. 10 h, 11 h 45, 13 h 30, 17 h, 19 h, 22 h 30: — *Blue Planet et To Fly* mar. au dim. 15 h, 15, 20 h 45 — du 25 déc. au 6 janv. 15 h 15, 20 h 45

**IMPERIAL:** (288-7102) — *The Godfather part 3* 12 h, 3 h 15, 6 h 30, 9 h 45

**LAVAL I:** (688-7776) — *The Godfather part 3* 12 h 20, 3 h 35, 6 h 50, 9 h 50, lun. au jeu. 6 h 50, 9 h 50: — *Rocky V* fr. 12 h 30, 2 h 50, 5 h, 7 h 20, 9 h 40 sam. dern. spect. 24 h lun. au jeu. 7 h 20, 9 h 40: — *Bernard et Bianca en Australie* ven. au dim. 12 h 10, 2 h 30, 4 h 50 — *Almost an Angel* 7 h 10, 9 h 30, sam. dern. spect. 11 h 50: — *Vincent et moi* ven. au dim. 12 h 20, 2 h 20, 4 h 30 — *Trois hommes et une jeune demoiselle* 7 h, 9 h 20, sam. dern. spect. 11 h 50: — *Look Who's Talking* 10 h, 13 h, 5 h, 7 h, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30, lun. au jeu. 7 h, 9 h

**LAVAL 2000 I:** (687-5207) — *Ding et Dong le film* 7 au 10 janv. 7 h 30, 9 h 30, 22 déc. au 6 janv. 1 h 40, 3 h 45, 5 h 30, 7 h 30, 9 h

# MUSIQUE Populaire

**L'AIR DU TEMPS:** 194 St-Paul O. Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du mar. au dim. de 22h 15 à 02h 30 — Gina Seram, chanteuse R&B, funk, du 10 au 13 janv.

**BAR 2080:** 2080 rue Clark, Montréal (285-0186) — R&M Boloc, sax. le 5 janv. à 22h — Yannick Rieu, sax. le 6 janv. à 21h.

**BAR LES BEAUX ESPRITS:** 2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — Gina Seram & Monday Night Band, les 5-6 janv.

**BIDDLES JACK AND RIBS:** 2060 Aymer, Montréal (842-8656) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffry Lappin, en permanence, lun. 19h à 24h, mar. 20h à 01h, mer. au ven. 18h à 22h — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22h, le sam. à compter de 21h 30 — Billy Georgette en solo, lun. de 17h à 19h, mar. de 17h 30 à 19h 30 — Trio Billy Georgette, sam. de 18h à 21h 30 — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 19h à 24h.

**LE GRAND CAFÉ:** 1720 St-Denis, Montréal — Jim Zeller, le 5 janv.

**RISING SUN:** 5380 St-Laurent, Montréal (278-5200) — Tous les dimanches, Reggae Jam Down Session avec Mango

**DORVAL I:** (631-8586) — *Look Who's Talking Too* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 20: — *Home Alone* 7 au 10 janv. 7 h 30, 9 h 45, 22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45

**DU PARC I:** (844-9470) — *The Godfather part 3* 6 h 50, 9 h 50, sam. dim. 12 h 20, 3 h 35, 6 h 50, 9 h 50: — *Bonfire of the Vanities* 6 h 30, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 30, 6 h 30, 9 h 15: — *Russia House* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30

**DU PLATEAU I:** (621-7870) — *Rocky V* fr. 12 h 45, 3 h, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 35: — *Bernard et Bianca en Australie* 12 h 40, 2 h 40, 4 h 30 — *Mon fantôme d'amour* 7 h, 9 h 30, lun. au jeu. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30

**FAIRVIEW I:** (697-8095) — *Three Men and a Little Lady* 1 h 45, 4 h 40, 7 h 10, 9 h 30, lun. au jeu. 7 h 10, 9 h 30: — *The Godfather part 3* 12 h 20, 3 h 35, 6 h 50, 9 h 50, lun. au jeu. 6 h 50, 9 h 50

**FAUBOURG STE-CATHERINE I:** (932-2230) — *Dances with Wolves* 1 h 30, 5 h, 8 h 30: — *Kindergarten Cop* 12 h 40, 2 h 55, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 30: — *Havana* 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15: — *Home Alone* 12 h 30, 2 h 30, 4 h 50, 7 h, 9 h 10

**GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL:** (499-0159) — **GREENFIELD I:** (611-6129) — *The Godfather part 3* 12 h 20, 3 h 35, 6 h 50, 9 h 50, lun. au jeu. 6 h 50, 9 h 50: — *Three Men and a Little Lady* 1 h 10, 3 h 35, 6 h 55, 9 h 15, lun. au jeu. 5 h 15, 9 h 15: — *Rocky V* fr. 12 h 55, 3 h 25, 7 h 10, 9 h 30, lun. au jeu. 7 h 10, 9 h 30

**CAFÉ LA ROSE ROUGE:** 1564 est Ste-Catherine, Montréal (527-0616) — Jean Custeau chante Félix

302: — *Maman j'ai raté l'avion* 7 au 10 janv. 7 h 9 h, 22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

**LOEW'S I:** (861-7437) — *Three Men and a Little Lady* 1 h 30, 4 h 05, 6 h 40, 9 h 10 sam. dern. spect. 11 h 30: — *Bonfire of the Vanities* 1 h 15, 3 h 55, 6 h 45, 9 h 25 sam. dern. spect. 11 h 50: — *Russia House* 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15, sam. dern. spect. 11 h 45V: — *Ghost* 1 h 05, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15, sam. dern. spect. 11 h 45V: — *Cyrano de Bergerac* 12 h 45, 3 h 35, 6 h 20, 9 h 05 sam. dern. spect. 11 h 35

**OUIMETOSCOPE:** (525-8600) — sam. Salle 1: *La fin du bon vieux temps* 19 h — *Sallor et Lula* 21 h — Salle 2: *Sérieux comme le plaisir* 19 h 30 — *A corps perdu* 21 h 30 — *Jours de tonnerre* 16 h 30 — *Un film bref sur l'amaour* 19 h 30 — *Le déclin de l'empire américain* 21 h 30 — Salle 2: *Fievel et le nouveau monde* 14 h — *Kung Fu Master* 16 h — *Comédie d'amour* 19 h — *Présumé innocent* 21 h.

**PALACE I:** — *Look Who's Talking* 1 h 20, 3 h 25, 5 h 30, 7 h 25, 9 h 35 sam. dern. spect. 11 h 30 II: — *Almost an Angel* 12 h 20, 2 h 30, 4 h 40, 6 h 50, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 20III: — *Rescuers Down Under* 12 h 10, 2 h 25, 4 h 45, 7 h 05, 9 h, 11 h — *Vincent et moi* 12 h 05, 3 h, 6 h, 9 h, 11 h — *Vincent et moi* 12 h 45, 3 h, 6 h, 9 h

Leclerc et Georges Brassens, les ven. sam. dim. à 20h 30

**ESPACE FRANÇAIS:** 429 est Ave Viger, Montréal (845-0000) — L'accordeoniste Jacques Dumont et son orchestre, tous les samedis à 21h.

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Visites commentées en anglais de l'exposition Jasper Johns: symboles-impressions, le 6 janv. à 13h, en français à 15h — Dimanche-Espace: salle Arthur Lismer, le 6 janv. à 13h, 13h 45, 14h 30 et 15h 15

**PLANÉTARIUM DOW:** 1000 St-Jacques ouest, Montréal (872-4530) — *L'Étoile des Mages* du 29 nov au 6 janv. français: lun. 20h 30, mar. au ven. 13h 30, 20h 30, 5e janv. 14h 15, 16h 30, 20h 30, dim. 13h, 15h 30, 16h 30, 20h 30, le 24 et 31 déc. 13h, 15h 30 et 16h 30, — anglais: lun. 19h 30, mar. au ven. 12h 30, 19h 30, sam. 13h, 15h 30, 19h 30, dim. 14h 15, 19h 30, le 24 et 31 déc. à 14h 15.

**LE P'TIT BAR:** 3451 St-Denis, Montréal (281-9124) — André Lineau, les 5-6 janv. à 22h 15

**STADE OLYMPIQUE:** Montréal (252-8687) — L'observatoire de la tour du Stade, accessible par funiculaire, tous les jours de la semaine, lun. 12h à 18h, mar. au dim. de 10h à 18h.

**ESPACE LIBRE:** 1945 Fuimex, Montréal (521-4191) — Célestine Lié-bas près des tanneries au bord de la rivière « d'après l'oeuvre de Fernando de Rojas, traduction de Michel Gagneur, m. en s. Jean Asselin, du 15 janv. au 16 fév., mar. au sam. à 20h.

**ESPACE LA VALLÉE:** 1371 est Ontario, Montréal (526-5802) — « La guerre » d'après Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline, du 8 janv. au 3 fév.

**SALLE FRED-BARRY:** 4353 est Ste-Catherine, Montréal (523-9974) — Le groupe multidisciplinaire de Montréal présente un Peter Handke, Gaspard, dir. Jean-Luc Denis, du 9 janv. au 12, à 20h 30.

**THÉÂTRE BISCUIT:** 221 St-Paul O. Vieux-Montréal (845-7306) — « Concert » spectacle de marionnettes, sam. dim. à 15h, jusqu'au 10 janv.

**THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI:** 1297 Papineau, Montréal (523-1211) — « Les Reines » de Norman Chavrette, m. en s. André Brassard, du 18 janv. au 19 fév., mar. au sam. 20h, à 15h.

**THÉÂTRE ESPACE GO:** 5066 rue Clark, Montréal (271-5381) — « Dans la solitude des champs de coton » de Bernard-Marie Koltès, m. en s. Alice Ronfard, du 15 janv. au 19 fév., mar. à 20h.

**THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE:** 84 ouest Ste-Catherine, Montréal (861-6563) — « Poer Gynl » d'Henrik Ibsen, m. en s. Jean-Pierre Ronfard, du 22 janv. au 16 fév., mar. au ven. 20h, sam. 18h, à 21h.

**THÉÂTRE PORT-ROYAL:** PDA, Montréal (842-2112) — La Compagnie Jean Duceppe présente « Chacun son tour » de R. Cooney et T. Hilton, m. en s. Monique Duceppe, du 8 janv. au 9 fév., mar. au ven. 20h, sam. 16h 30 et 21h.

**THÉÂTRE DE QUAT'SOUS:** 100 est Ave des Pins, Montréal (842-2112) — « Hosanna » de Michel Tremblay, m. en s. Lorraine Pental, du 21 janv. au 16 fév.

**THÉÂTRE ST-DENIS:** 1594 St-Denis, Montréal (849-4211) — « Ténor démodé » de Ken Ludwig, m. en s. Denise Filiatrault, du 4 déc. au 6 fév.

**THÉÂTRE PÉRICOPE:** 939 de Salaberry, Qué-

55 h, 7 h 15, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 45V: — *The Rookie* 1 h, 3 h 30, 6 h 15, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 35

**PARADIS I:** (354-3110) — *Ding et Dong le film* 21 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40, 7 au 10 janv. 7 h 30, 9 h 40: — *Maman j'ai raté l'avion* 21 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 10, 7 au 10 janv. 7 h, 9 h 10II: — *Le prince Casse Noisette* 21 déc. au 6 janv. 12 h 30 — *Il danse avec les loups* 21 déc. au 6 janv. 2 h, 5 h 15, 8 h 30, 7 au 10 janv. 8 h 30

**PARISIEN I:** (866-3856) — *Légers quiproquos* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15: — *Mery pour toujours* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 55, 7 h 05, 9 h 20II: — *Une histoire inventée* 12 h 40, 2 h 45, 5 h, 7 h 10, 9 h 25V: — *Le mari de la colfesse* 1 h 20, 3 h 20, 5 h 20, 7 h 20, 9 h 30V: — *Fantasia* 1 h 30, 4 h, 6 h 30, 9 h VI: — *Vanille fraise* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 30, 9 h 30V: — *Les meilleurs moments des films publicitaires* 1 h 15, 3 h 20, 5 h 25, 7 h 30, 9 h 35

**PLACE ALEXIS NIHON I:** (935-4246) — *Edward Scissorhands* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h 10: — *Kindergarten Cop* 12 h 30, 2 h 30, 5 h, 7 h 20, 9 h 30: — *The Nutcracker Prince* 12 h 45 — *Présumé innocent* 2 h 15, 4 h 30, 7 h 15

**PLACE LONGUEUIL I:** (679-7451) — *Maman j'ai raté l'avion* 7 au 10 janv. 7 h 20, 9 h 30, 22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 15, 7 h 20, 9 h 30: — *Le prince Casse Noisette* 22 déc. au 6 janv. 12 h 20 — *Il danse avec les loups* 7 au 10 janv. 8 h 30, 22 déc. au 6 janv. 1 h 45, 5 h 10, 8 h 30

22 déc. au 6 janv. 1 h, 3 h 10, 5 h 15, 7 h 20, 9 h 30: — *Le prince Casse Noisette* 22 déc. au 6 janv. 12 h 20 — *Il danse avec les loups* 7 au 10 janv. 8 h 30, 22 déc. au 6 janv. 1 h 45, 5 h 10, 8 h 30

**LE RIALTO:** 5723 ave du Parc, Mtl (274-3550) — sam. *The Third Animation Celebration 7 15* — *The Hot Spot* 9 h 30 — *The Rocky Horror Picture Show* 24 h — *The Third Animation Celebration 24 h 45* — *Henry and June* 4 h 45 — *The Hot Spot 7 15* — *Jacob's Ladder* 9 h 30

**QUARTIER LATIN:** Mtl (849-0041) — *Alice* 1 h 30, 3 h 30 — *La gare* ven. au dim. 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30, lun. au jeu. 7 h 30, 9 h 30

**VERSAILLES I:** (353-7880) — *Look Who's Talking Too* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 20, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 20, lun. au jeu. 7 h 20, 9 h 20II: — *Rocky V* fr. 12 h 40, 2 h 50, 5 h, 7 h 15, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 40, lun. au jeu. 7 h 15, 9 h 30 III: — *Mon fantôme d'amour* 1 h 30, 4 h, 6 h 30, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30, lun. au jeu. 6 h 30, 9 h IV: — *Vincent et moi* ven. au dim. 12 h 45, 2 h 45, 4 h 30 — *Russia House* 6 h 30, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30V: — *Trois hommes et une jeune demoiselle* 1 h 05, 3 h 15, 5 h 25, 7 h 35, 9 h 45 sam. dern. spect. 11 h 50, lun. au jeu. 7 h 35, 9 h 45V: — *Bernard et Bianca en Australie* ven. au dim. 1 h, 3 h 30 — *Bonfire of the Vanities* 6 h 30, 9 h sam. dern. spect. 11 h 30

# EXPOSITIONS Ateliers et galeries

**ARTES GALERIE D'ART:** 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres de Gransow, Lemieux, Papart, Pellan, Richard, Riopelle, Rousseau, Soulikias, sculptures de Rehn, Spérandi, Uriel et Varalla

**ATELIER:** 11715 Georges-Pichet, Montréal-Nord (327-0890) — Tableaux à l'huile, œuvres de Clodette Piché, déc. au janv., mer. au dim. 13h à 18h.

**BAR LA CERVOISE:** 4457 St-Laurent, Montréal — Oeuvres de Mercier, du 12 déc. au 9 janv.

**BOURSE D'OEUVRES D'ART DE MONTRÉAL:** 5487 Paré, Ville Mont-Royal (341-6333) — Grande salle d'exposition et de vente d'oeuvres d'art — Plusieurs artistes y exposent leurs oeuvres, du mar. au dim. 10h à 16h.

**CAFÉ BAR TANGO:** 63 St-Paul, Québec (418-692-0188) — Oeuvres de Paul Cloutier, du 9 déc. au 6 janv.

**CAFÉ SUD-SUD-EST:** 951 est rue Rachel, Montréal (522-9773) — Oeuvres récentes de Eric Narboni, du 6 déc. au 6 janv

**ARTS VISUELS**

# Slivniker, Lapka, Wozniakowska, artistes du centre de l'Europe

Jean Dumont

FAUT-IL absolument trouver une raison logique à l'apparent hasard qui semble présider à la succession des expositions que l'on visite ? Peut-être sont-elles tout simplement, en

ces festivités de fin d'année, parmi les rares qui tentent de jeter un pont entre les activités de l'an neuf et celles de celui qui l'a précédé.

Un fait cependant demeure : ces manifestations qui ont donné un sens à ma déambulation, et qui peuvent en donner un à la vôtre pour une der-

nière fin de semaine, sont toutes trois l'oeuvre d'artistes originaires de ce centre élargi de l'Europe qui, posé entre la Méditerranée et la Baltique, est toujours pour nous qui en sommes les lointains et souvent inconscients héritiers, le lieu privilégié où semble pouvoir se résoudre le difficile passage entre un passé oublié et un présent en devenir.

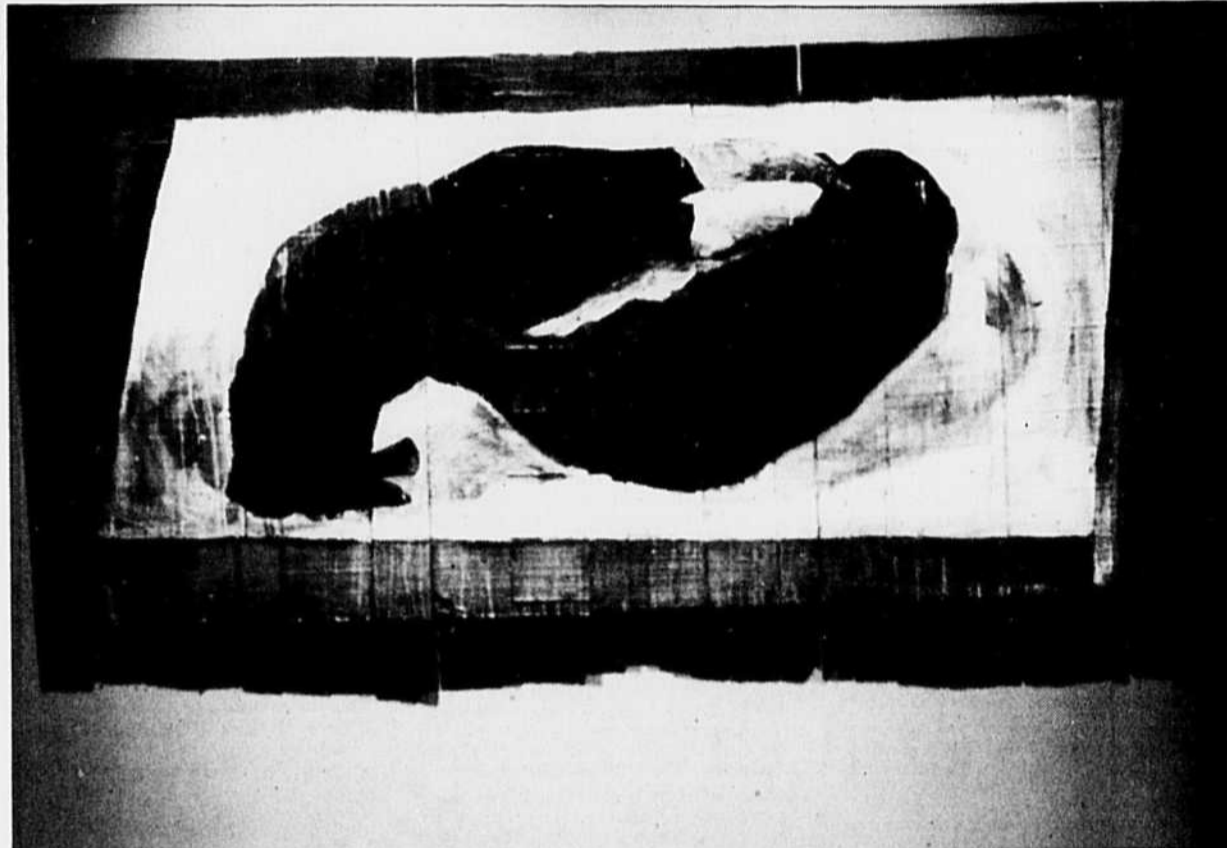
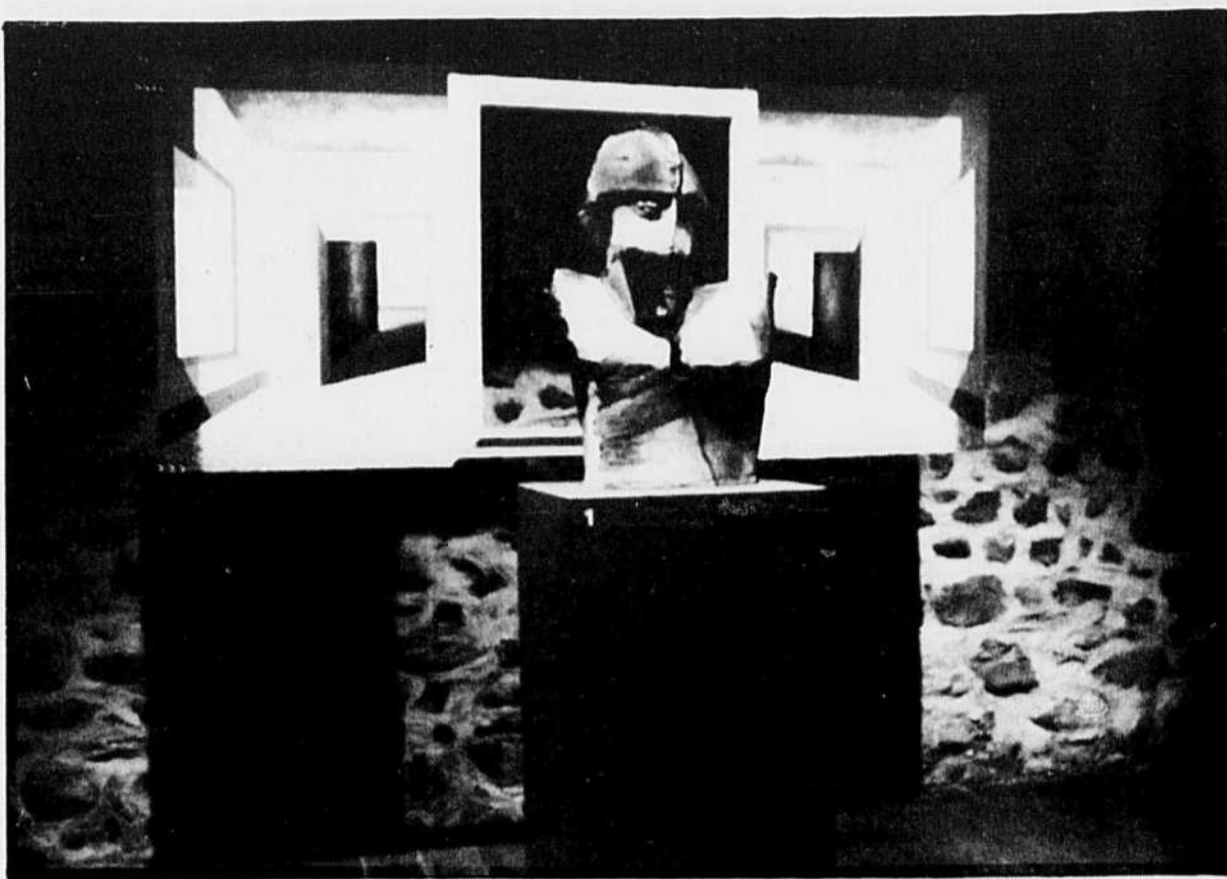
Ces territoires, traversés par les invasions ont vu s'affronter, en une même époque, l'art décoratif historique des civilisations méditerranéennes, à l'art géométrique proto-historique des barbares. Cette habitude du flux et du reflux de l'histoire, fruit des cultures longues, laisse subsister entre ses facettes successives, des zones de transition qui sont de cohabitation plus que d'exclusion. C'est peut-être la présence ressentie de ces plages plus douces qui constitue le lien entre les trois expositions, et qui explique le plaisir éprouvé à les parcourir. Le fait que les oeuvres témoignent d'une intériorité qui ne soit pas seulement l'expression d'un « moi » exclusif à l'artiste, mais celle d'un « sujet » diversifié, sans être pour cela universel. On le sent dans la pérennité du style, cette présence de l'artiste dans son oeuvre, tant honnie par nos formalismes variés.

Vida Slivniker Belantic, qui vit à Ljubljana, en Yougoslavie, où elle est professeure-adjointe à l'Académie des beaux-arts, expose à la maison de la Culture Côte-des-Neiges, après avoir montré ses oeuvres, hors de son pays, à Toronto et à Munich, et vous apprécierez sûrement son indéniable talent de coloriste. Elle peint des fleurs, mais autant dire tout de suite que les fleurs ne sont qu'un prétexte au traitement de la couleur. Ce que ces tableaux, qui paraissent abstraits, ont en commun par contre avec les fleurs, c'est le vocabulaire qui vient aux lèvres pour parler d'eux : bourgeons, éclosions, éclat, rosée, lumière, transparence, douceur, luxuriance, et j'allais dire, fragrance...

L'intérêt pour les couleurs est inséparable d'une passion pour la lumière, et Slivniker la partage certainement avec les Impressionnistes sans imiter pour cela ni leur touche analytique ni leur démarque phénoménologique. L'absence de ces garde-fous pourrait être interprétée comme un blanc-seing donné au déferlement des bons sentiments sur la beauté ambiante. Je me sens, pour mon compte, issu depuis trop peu de temps de la nature, et la respecte trop, pour ne pas ne pas être gêné, comme par un mensonge, par la moindre de ses idéalizations. La qualité de l'accrochage qui, par de légères variations de la distance qui sépare les toiles ou les groupes de toiles, introduit dans le jeu des tonalités une notion sérielle, élimine heureusement, pour ceux qui le veulent bien, le risque de cette effusion mièvre.

Eva et Milan Lapka, nés en Tchecoslovaquie mais vivant à Montréal, sont bien connus pour leurs excellentes réalisations céramiques. Si j'emploie le terme de « réalisation », au lieu de celui de « production », c'est que depuis longtemps déjà, leur céramique a fait voeu de sculpture. Leurs objets ne sont pas le but de leur travail, ils n'en sont que les moyens.

C'est vrai peut-être plus encore dans *Infinitem/Antithèse*, leur dernière installation à la Dépendance, un bâtiment séparé du Musée de Lachine. Les personnages à la texture dramatique y sont posés devant des toiles à la perspective délibérément, pour ne pas dire violemment, illusionniste. Il ne s'agit pas là d'un quelconque constat scolaire sur l'histoire, les vertus ou les mensonges de la représentation artistique. La juxtaposition évidente des deux techniques amènerait plutôt à conclure à l'inutilité de ces débats, tant on



Des oeuvres d'Eva et Milan Lapka (en haut) et de Kamila Wozniakowska.

prend facilement conscience que leurs enjeux en dépassent largement les formulations.

Ce que disent ces personnages, faits d'une technique, d'une feuille d'argile dont on façonne les contenants et les pots, placés devant ces perspectives dont l'homme est autrement absent, ces titres, *In pertuum*, *Aeon/Vertige du silence*, etc., c'est le refus de la rupture du temps. Non pas parce que celui-ci serait lisse et linéaire, mais peut-être plutôt, parce qu'à notre échelle il serait immobile...

La surprise de ma tournée a été la découverte de la peinture de Kamila Wozniakowska, et je vous conseille de terminer votre visite par le premier étage du Musée de Lachine. Peut-être parce que les retours sur soi, les réflexions intérieures auxquelles conduisent les expositions précédentes, débouchent sur le besoin incoercible de l'autre et de son mystère. Et la peinture de Wozniakowska, une artiste, vous l'aurez deviné, originaire de Pologne, est proprement schizophrénique. L'ensemble de ses peintures, exécutées sur des supports rustiques de bois, assemblées en diptyques ou en triptyques, ont des allures vaguement médiévales. Un ou deux personnages y sont allongés sur des tables inclinées vers le spectateur...

Le titre de l'exposition, *Ainsi le soliloque se travestissait en dialogue*, fait, par l'ambiguïté de son emploi, vibrer le sens entre la langue et ce qu'elle est sensée dire : le dialogue est-il la finalité ou le mensonge, l'il-

lusion littéralement affolante. La solitude, dans ces belles pièces, est totale, et le besoin lançant d'un autre qui nous présente le monde y devient évident.

Maison de la Culture Côte-des-Neiges, 5290, Côte-des-Neiges (jusqu'au 6 janvier)  
Musée de Lachine, 110, Chemin LaSalle, Lachine (jusqu'au 6 janvier)

## EXPOSITIONS

sition jeu du Musée des Beaux-Arts de Montréal, à compter de janv. — Claude Millet, sculpteur, à compter de fév. du mar. au dim.

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1375 ouest Sherbrooke, Montréal (855-1500) — Collection permanente du musée — Jasper Johns: symboles-impressions, du 14 déc. au 10 mars — De l'abstraction géométrique à l'art informatique, cabinet des dessins et estampes, du 21 déc. au 17 fév., mar. au dim. de 10h à 17h, le sam. jusqu'à 20h.

**(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE:** 1920 rue Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 dessins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants, mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h. — Le CCA de 1985 à 1989: accroissement et interprétation d'une collection, jusqu'au 17 fév. — L'Or et la Pierre: un regard critique sur l'architecture des banques — photographies qui traitent de l'histoire et de l'incidence culturelle de l'architecture des banques, du 14 nov. au 24 fév. — L'Architecture en jeux: jeux de construction du CCA, du 28 nov. au 31 mars.

**(MUSÉE)CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLOCAUSTE:** 5151 chemin Côte-Ste-Catherine, Montréal (345-2605) — Enfants de l'Holocauste et salle commémorative, du dim. au jeu. de 10h à 16h, visites guidées les dim. à 10h30.

**MUSÉE CHÂTEAU RAMEZAY:** 280 Notre-Dame est, Montréal (861-3708) — Montréal, de la capitulation tranquille à l'union mouvementée 1760/1849, du 16 nov. au 1er sept. 1991, mar. au dim. de 10h à 16h.

**MUSÉE DE LA CIVILISATION:** 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation — exposition permanente — La barque à voile — exposition permanente — Mémoires — exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Québec sur glace, sports et divertissements, jusqu'au 17 fév. — Tunisie, terre de rencontre, jusqu'au 5 mars — Le Trident en coulisse, jusqu'au 28 avril — Autopsie d'un sac vert, jusqu'au 12 mai — Éphémère, jusqu'au 2 sept. — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92 — La Suisse, face à face, du début de la Confédération en 1291 jusqu'au 20e siècle, jusqu'au 20 fév. 91.

**MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN:** 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Visite commentée de l'exposition tous les dim. à 14h30, en semaine pour groupes sur réservations, le musée est ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h (fermé du 22 déc. au 7 janv.).

**MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE GEORGES-PRÉFONTAINE:** 520 chemin de la Côte-Ste-Catherine, Outremont (277-9864) — Exposition « Les animaux malades du Saint-Laurent » du 15 août au 31 mars 91, mer. au ven. de 9h à 16h, dim. de 10h à 17h.

**MUSÉE DE LACHINE:** 110 chemin LaSalle, Lachine (514-3471 poste 346) — Maison Le Ber LeMoine: Les Collections du Musée, Mises en situation, jusqu'au 6 janv. 91 — La Dépendance: Oeuvres récentes de Eva et Milan Lapka, du 17 nov. au 6 janv. — mer. au dim. de 11h30 à 16h30.

**MUSÉE DU LIVRE ANCIEN:** 214 rue Principale, Les Éboulements, Qué. (418-835-2243) — Plus de 250 livres et 100 photos sont exposés et interprétés.

**MUSÉE DE LA MONNAIE:** 245 rue Sparks, Ottawa (613-782-9911) — Caisse-Tête de Papier — exposition sur les techniques de production des billets de banque, du 5 déc. au 10 mars, mar. au sam. 10h30 à 17h, le dim. de 13h à 17h.

**MUSÉE PIERRE BOUCHER:** 858 Lavolette, Trois-Rivières — Oeuvres de Gaston Pettit, du 25 nov. au 6 janv. — L'art naïf et l'art populaire, exposition du temps des fêtes, du 4 déc. au 14 janv.

**MUSÉE RÉGIONAL DU HAUT-RICHELIEU:** 182 rue Jacques-Cartier nord, St-Jean-sur-Richelieu — L'Érablière — exposition jusqu'au 14 avril.

**MUSÉE RÉGIONAL DE RIMOUSKI:** 35 St-Germain ouest, Rimouski (418-724-2272) — Parcours dessiné, hommage à Jack Shadboit, exposition rétrospective 1963-1988, des dessins d'Irene F. Whitome — Les Grands Ballets Canadiens et les Ballets Russes de Serge de Diaghilev, du 25 nov. au 13 janv.

**MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC:** 9 rue de l'Université, Québec (692-2843) — Rez-de-chaussée: Huit musées en un: des objets au service du savoir, jusqu'au 26 mai — 1er étage: Art du Québec, oeuvres du 19e siècle, jusqu'au 1er avril — Don Quichotte, du 15 juin au 6 janv. — Cabinet des médailles — 2e étage: Peinture des écoles du Nord: Hollande et Flandres, jusqu'au 8 sept. — Les arpentiers du ciel — exposition sur l'astronomie qui retrace l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'au 6 janv. 92 — 3e étage: Les chefs-d'oeuvre de la peinture religieuse européenne — Art Oriental — 4e étage: Orfèvrerie.

**MUSÉE DAVID M. STEWART:** Vieux-Fort, Île Ste-Hélène (861-6701) — Armes anciennes — 200 pièces différentes de la succession Russell J. Barrett, du 10 oct. au 14 janv., tous les jours sauf le mardi de 10h à 17h.

**MUSÉE UNIVERSEL DE LA CHASSE ET DE LA NATURE:** Parc Mont-Royal, Camille-Houde et chemin Remembrance, Montréal (843-6942) — Histoire d'os — présentation de l'Oséothèque de Montréal — Également collection de mammifères, d'oiseaux, d'insectes, d'armes, d'appellants etc.

## Bibliothèques

**BIBLIOTHÈQUE DE BEACONSFIELD:** 303 boul. Beaconsfield, Beaconsfield (697-9040)

**BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE KIRKLAND:** 17100 boul. Hymus, Kirkland (694-4100) — Exposition de la Guilde de tapisserie du Lakeshore, du 5 au 30 janv.

## Maisons de la culture

**MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES:** 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Chronique de lieux, photographies et textes sur le quartier Côte-des-Neiges, par Maurice Amiel, du 11 déc. au 3 fév. — Lev Podolsky, peintre, du 11 janv. au 3 fév.

**MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC:** 2550 est Ontario, Montréal — Sous le masque, la B.D. exposition de masques de théâtre et de personnages de bandes dessinées, du 14 déc. au 13 janv. — Shaman Cosinusoidal, installation multi-média de Claude-Paul Gauthier et Pierre Dostie, du 22 janv. au 17 fév.

**MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY:** 6052 boul. Monk, Montréal — Les beaux sapsins, du 9 déc. au 13 janv. — Dessins des enfants et textes sur le monde, du 9 déc. au 13 janv. — Les soldats de mon enfance, du 9 déc. au 13 janv. — Des machines et des hommes, 70 ans de la vie industrielle, documents provenant de l'usine Dominion de Lachine, du 18 janv. au 24 fév. — Oeuvres de Lorraine Simms, du 18 janv. au 24 fév.

**MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal — Le monde de demain, dessins et aquarelles de Hans-George Rauch, du 6 nov. au 6 janv. — Photomontages de Pierre Guimond, du 15 janv. au 3 mars.

**MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE:** 3755 Botrel, Montréal — Art et Ecologie, dessins d'enfants sur des plantes et animaux qu'ils ont observés, du 19 au 31 janv.

**MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE:** 6706 DeLormier, Montréal — Noël et traditions, du 27 nov. au 8 janv. — Ne tuez pas la beauté du monde, dessins d'enfants, du 5 déc. au 8 janv. — L'image à la carte, collection de cartes postales de Jacques Potras, du 13 janv. au 3 fév.

**MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL:** 465 est Mont-Royal, Montréal — Art à louer, 45 oeuvres d'art contemporain de la collection Graphothek de Stuttgart en Allemagne, du 29 janv. au 24 fév.

**CITÉ 107,3 FM LE DEVOIR C/FP DISTRIBUTION FAMOUS PLAYERS**

invitent 300 personnes à la première du film

**PHILIPPE NOIRET • ROBIN RENUCCI**

UN FILM DE LAURENT HEYNEMANN

# FAUX ET USAGE DE FAUX

le mercredi 23 janvier 1991 à 19h30 au cinéma Parisien

Le concours se déroulera du 4 janvier 1991 au 15 janvier 1991.

Les règlements du concours sont disponibles chez C/FP DISTRIBUTION INC. 8275 Mayrand Montréal P.Q. H4P 2C8.

La valeur des prix offerts est de \$1890,00.

Envoyez le coupon-réponse à: "FAUX ET USAGE DE FAUX" s/c C/FP DISTRIBUTION INC. 8275, rue Mayrand, Montréal, Qc H4P 2C8.

Nom: \_\_\_\_\_ Âge: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_

Code postal: \_\_\_\_\_ Tél: \_\_\_\_\_

## MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 5 JANVIER

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF PRÉSENTE À 22:00

- suite du temps de Holberg op. 40 (Grieg)
- extr. de la suite no. 1 de Peer Gynt (Grieg)
- concert RV 447 & 453 pour hautbois et orch. (Vivaldi)
- le printemps et l'été, extr. des 4 saisons (Vivaldi)
- concert armonici nos. 1-2-3 (Pergolese att. Wassenauer)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto pour piano et orch. no. 17 (Mozart)
- quatuor op. 73 no. 3 L'Empereur (Haydn)
- concert RV 121-126-145-152-166 (Vivaldi)
- sinfonias nos. 1-2-3 (Scarlatti)
- adagio in sol mineur (Albinoni)

**ciel 98.5**

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

**LE DEVOIR et ciel 98.5**

**VOUS OFFRENT 50 PAIRES DE BILLETS POUR HENRIK IBSEN PEER GYNT**

Texte français de MARIE CARDINAL  
Mise en scène de JEAN-PIERRE RONFARD  
Avec ALAIN ZOUVI  
ROGER BLAY  
PIERRE COLLIN  
MURIELLE DUTIL  
LINDA ROY  
JEAN-LOUIS ROUX  
et 18 autres comédiens

**Au Théâtre du Nouveau Monde**

**Vendredi le 25 janvier 1991, 20h**

Pour participer à ce concours, complétez le coupon-réponse ci-dessous et faites-le parvenir à:

**CONCOURS: "TNM"**  
Le Devoir  
211 rue du St-Sacrement  
Montréal, Québec H2Y 1X1

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_

Code postal: \_\_\_\_\_

Le concours débute le 3 janvier 1991 et se terminera le 10 janvier 1991 à minuit. Le tirage aura lieu le 11 janvier 1991 à midi. Les gagnants seront avisés par la poste. Les règlements du concours sont disponibles aux bureaux du Devoir. Les prix devront être acceptés tel quel. Aucun changement de date ne sera autorisé.

**ARTS VISUELS**

# Une abstraction pleine de pep

**Du géométrisme à l'informatique**

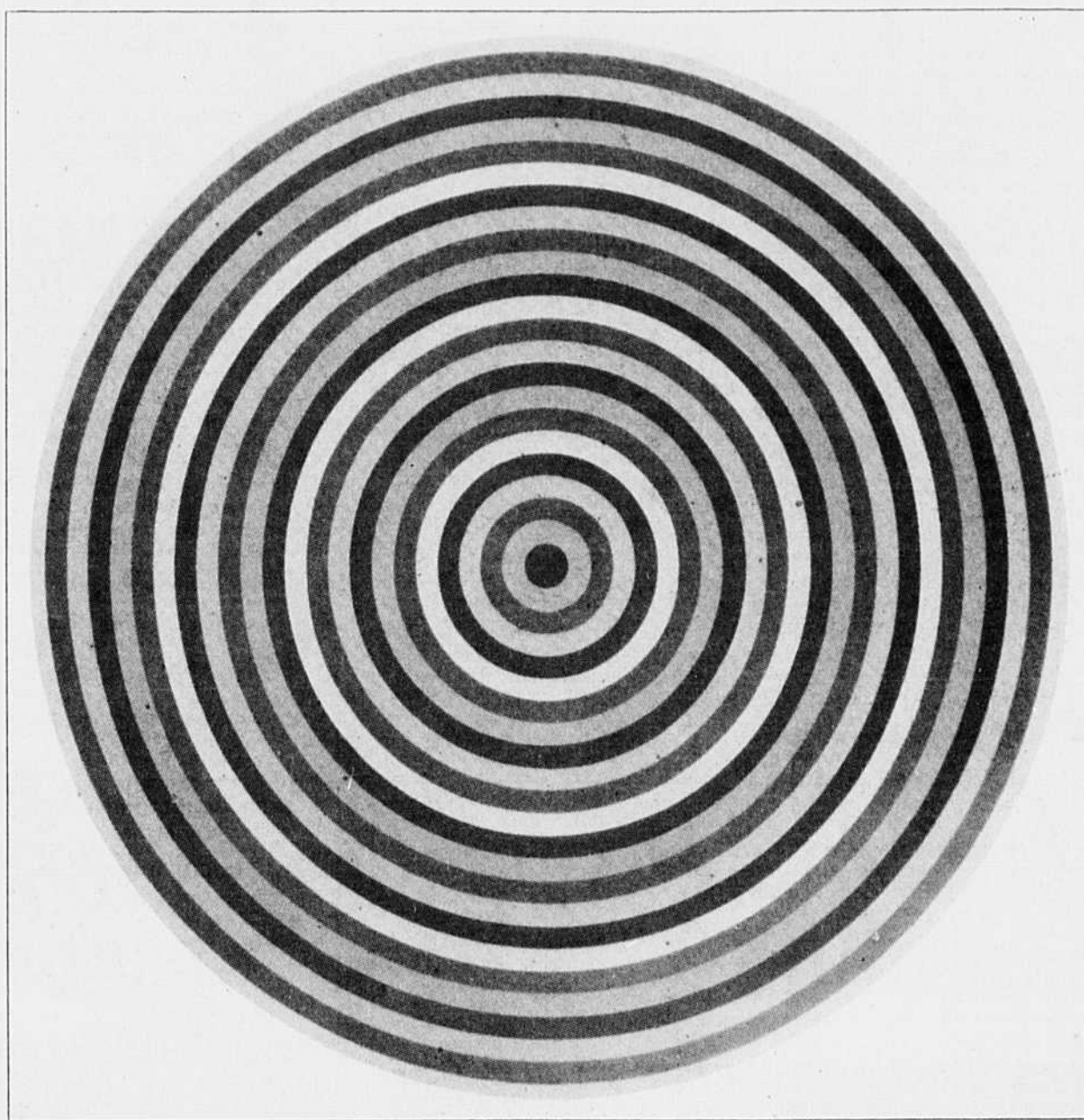
Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 17 février.

Claire Gravel

L'ABSTRACTION géométrique jouit d'un regain d'intérêt depuis quelques années. À New York, les peintres « néo-géo » font florès. En marge des modes éphémères, l'abstraction géométrique québécoise a persisté, profondément enracinée par les plasticiens Jauran, Belzile, Jérôme, Toupin et Fernand Leduc dont les idées seront poussées encore plus loin par Molinari, Juneau, Goguen, Claude Tousignant et Yves Gaucher, qui viendront marquer à leur tour une autre génération d'artistes, Knusden, Kiopini et bien d'autres. Elle est remarquable, cette filiation historique qu'établit la conservatrice Micheline Moisan, en plaçant l'oeuvre de Christian Kiopini (sans-titre, 1980) face à l'illustration de Fernand Léger pour *Lunes de papier* de Malraux. Entre les deux oeuvres, il y a bien 60 ans de luttes pour la reconnaissance de l'art abstrait.

Et pourtant, l'art géométrique abstrait a existé dans d'autres civilisations. Pour le sociologue de l'art Arnold Hauser, il indiquerait un niveau très élevé de culture puisqu'il est le fruit d'une grande stylisation des formes. De là à croire que l'abstraction soit l'apogée de l'art occidental, il n'y avait qu'un pas que les modernistes franchiront allègrement.

Cependant la genèse de l'art abstrait a été douloureuse. Vers 1912, Wassily Kandinsky rentre chez lui au crépuscule. Est-ce la lumière du soir? Il ne reconnaît pas une de ses oeuvres, qui lui apparaît dans une fulgurance abstraite. « J'ai su, à par-



tir de ce moment-là que les objets nuisaient à ma peinture », écrit-il. *Lignes noires* (1922) explore le nouveau langage dont il va découvrir la grammaire dans ses cours du Bauhaus. L'abstraction géométrique était née.

L'exposition, réalisée à partir des seules oeuvres sur papier de la collection permanente du Musée des beaux-arts, (ce qui explique sans doute les absences de figures clés de l'art géométrique comme Mondrian, De Stijl, Cercle et Carré) suit quatre regroupements. D'abord il y a la grande abstraction issue de l'art géométrique où l'on retrouve Kandinsky, Fernand Léger, Denis Juneau dont deux gouaches de 1962 qui exploitent la forme-couleur dans des teintes sombres de verts, de violets et de noirs à travers une structuration de surface proche des mouvements européens d'après-guerre. Serge Tousignant avec ses papiers pliés de 1967, Yves Gaucher avec *Pli selon Pli* de 1964, où la gaufrure exerce sur le papier des pressions qui font apparaître les formes en relief, sont représentés par des oeuvres charnières. À côté, six sérigraphies du Belge Dirk Verhaegen de la série des *transformations*, où les lignes issues de formes absentes tracent d'oeuvre en oeuvre un fascinant ballet mécanique, *Pli selon Pli* semble faire entendre une musique atonale.

Le Français François Morelet transforme des points placés dans des espacements savamment calculés en oeuvre quasi optique, tandis que le *Module C-6* de Robert Savoie éblouit notre rétine par son mouvement incessant où les points colorés se déchainent comme une mer agitée. Quand au Kiopini, il consiste en

cinq lignes dans l'espace, lignes de couleur qui s'épaississent ou s'amenuisent en créant un effet de profondeur imperceptible.

L'art optique est aussi représenté par Vasarely et ses quatre *Constellations* (1967) et *Variante IV Q* (1966) de Richard Lacroix, une sérigraphie qui donne le ton des années 60 avec son alliage de formes géométriques centrées comme des mandalas et ses couleurs fondantes, les jaunes, roses et bleus tendres. *Gong S-1* et *Chasuble électrique* de Claude Tousignant sont de véritables supplées rétiniques, les anneaux de couleurs vives exerçant de formidables pressions centrifuges-centripètes. À côté, les sérigraphies de Norman McLaren proposent d'élégants mouvements de lignes noires qui viennent dessiner des topographies inconnues.

Dans cinq présentoirs sont exposées les 12 sérigraphies de l'album *Instrumentation grise* (1971) d'Albers où le maître incontesté du carré fait glisser celui-ci dans des bains de tonalités différentes.

Le dernier volet est consacré à l'art informatique, entièrement programmé sur ordinateur. À part les *Singes ouverts* (1974) de Jacques Palumbo qui fait jouer ses lignes blanches brisées de façon rythmique sur la totalité de la surface et celles de Manfred Mohr dans *Art Ex Machine* (1972) où les signaux semblent flotter sur le fond jaune, les autres oeuvres, traçant des conglomérats au centre du plan dans des couleurs dures donnent une idée peu flatteuse du médium.

On tâte le pouls des années 70, avec ses couleurs psychédéliques et ce désir d'expérimenter les nouvelles technologies dans le champ de l'art. Et ces images tracées par processus numériques, si elles ne constituent pas le sommet de l'art occidental, manifestent l'étendue d'une pensée abstraite sur l'art.

PHOTO ARCHIVES

Une oeuvre de Claude Tousignant.

# Arriver à dire je au présent

Claire Gravel

VINGT ANS après *Scénographie d'un tableau* (1969), formidable étude sémiologique d'une oeuvre de la Renaissance, l'écrivain français Jean-Louis Schefer retire le masque du théoricien et se commet dans *L'éveil des ressemblances : Le Greco* qui est paru chez Michel de Maule. Celui qui a écrit des textes sur lesquels des milliers d'étudiants en histoire de l'art bûchent depuis deux décennies est un grand jeune homme très timide. « *La Scénographie d'un tableau*, me dit-il, c'est un livre que j'ai écrit à 27 ans. Il procédait d'un désir de mettre de l'ordre, de me donner une construction méthodologique, de constituer une distance entre moi et les objets esthétiques et surtout de sortir de quelque chose qui était la règle à ce moment-là, l'expansion lyrique sur la peinture. La sémiologie se construisait. Je voulais faire le tour du tableau de façon non-réductrice, soit par une application de méthodes linguistiques, structuralistes, soit par la littérature. Je pensais que pour être cohérent il fallait répondre à la grande question qui est celle de l'écriture, jusqu'ou décrire, ou arrêter une description en répondant aux interrogations que Panofsky avait faites sur la description scientifique des oeuvres d'art. Voir s'il y avait une méthode ou un système propre à chaque tableau. C'était un pari un peu impossible mais ça été mon 'entrée' ».

« J'ai fait une petite thèse sur le problème du déchiffrement de l'écriture égyptienne et petit à petit, en travaillant sur le fantasme de fondation du concept de représentation, je suis arrivé à Rome, à l'Antiquité, et le second livre a été un travail très artisan et très passionné sur saint Augustin et sur les problèmes de la figurabilité dans l'homme, telle qu'elle est lisible dans le traité sur la Trinité. Fort de cette expérience, je suis retourné à la peinture avec un livre sur *Le Déluge* d'Uccello. *Les cahiers du cinéma* m'ont commandé un livre en 79 : ils pensaient que j'allais faire un livre de théorie à ma manière et au contraire j'ai fait un livre très personnel sur ma mémoire de cinéphile et sur un fait qui m'a sem-

blé très important qui est l'espèce de parasitage extraordinaire de la mémoire biographique de chacun de nous par des images qui ne nous appartiennent pas, qui sont comme des corps flottants détachés des tableaux ou des films qu'on a vu et qui ont une précision biographique beaucoup plus grande parce que précisément notre moi ne fait pas tache dans ces images-là. Elles ont un pouvoir de références, un pouvoir même de prescription sur nos contenus. Ce livre s'appelle *L'homme ordinaire du cinéma* : c'était moi, c'était qui-conque va au cinéma sans un grand savoir cinématographique mais par un besoin de s'évader, besoin d'images, besoin d'histoires. J'accumulais le dépôt après 30 ans de fréquentations des salles. Et puis, il y a eu différentes choses, des petits livres sur un tableau, un ensemble de textes sur la culture et sur la place publique du sujet dans la culture... Après quoi le germe contenu dans *L'homme ordinaire du cinéma* s'est découpé en une sorte de tentative autobiographique et c'était toujours une interrogation sur la mémoire, c'est-à-dire sur la consistance du souvenir, sur le sens qu'il garde en nous et sur la détermination naïve de notre philosophie spontanée, de notre métaphysique quotidienne. Ça s'appelle *L'origine du crime*, par référence aux confessions de saint Augustin et aussi à Rousseau.

« Le livre est sur Le Greco. Et je l'ai écrit pour des raisons purement biographiques. Le foyer brûlant du livre est *L'enterrement du Comte d'Orgaz*. C'est un livre un peu ambigu parce que son préalable a d'abord été un travail disons un peu d'histoire de l'art, un peu d'analyse, un peu de constitution d'objet du côté du langage et le second mouvement a été tout de même une voix plus importante, plus scintillante, plus heureuse pour moi : traverser le tableau par quelque chose qui est une amorce de roman. Ce qui m'a permis d'être très minutieux sur le tableau. Et l'instrument de cette lecture plus proche, qui est la suppression de la distance que j'avais établie à travers un instrument sémiologique dans la *Scénographie*, est précisément le fait de voir s'éveiller des ressemblances dans le tableau qui me concerne. Ça

précède un roman autobiographique. »

« Donc pendant très longtemps j'ai tenu la main de la peinture comme un objet privilégié, un objet à étudier, un objet où je voulais scruter à l'intérieur de mes émotions, au-delà d'elles, la naissance et la constitution d'une intelligence spécifique et maintenant c'est autre chose : la peinture revient comme métaphore. Il aura fallu tout ce temps pour que l'idée d'être un écrivain ne soit plus cette espèce de concession très ambiguë par laquelle on définissait les écrivains dans les années 70, c'est-à-dire qu'un écrivain est quelqu'un qui écrit des romans, pas un essayiste. Je considère maintenant que tout ça était un travail de préparation très long, et de saturation aussi. Ces questions qui portaient sur l'intelligible, sur l'histoire, sur des formes de pensée correspondaient très certainement au niveau d'exigence que j'avais. Chacun fait selon son désir. Chacun a besoin de trouver sa langue, son style, son efficacité, son tour de phrase et le travail est prêt à supposer des labyrinthes entre la peinture mathématique de la Renaissance, les hiéroglyphes égyptiens, le Droit romain, la théologie, etc. Il a fallu que je nage dans tout ça pour arriver à dire je au présent. »

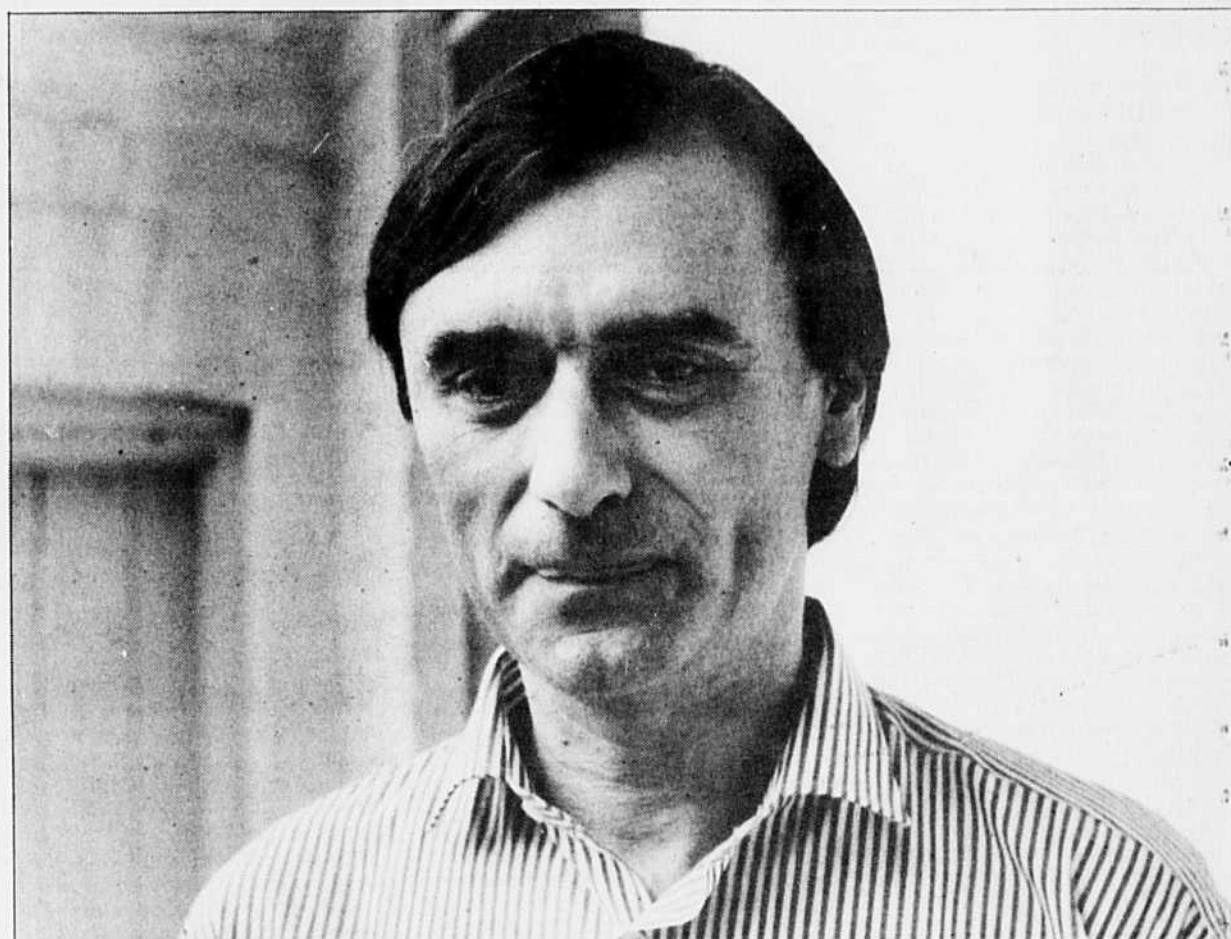


PHOTO JACQUES GRENIER

L'écrivain français Jean-Louis Schefer.



**Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture**

Musée et centre d'étude voué à l'architecture et à son histoire

**Le CCA de 1985 à 1989 :  
Accroissement et interprétation d'une collection**  
Jusqu'au 17 février 1991.

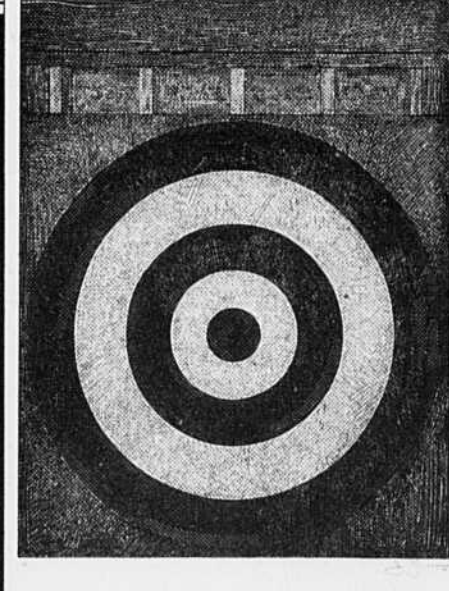
**L'Or et la Pierre :  
Un regard critique sur l'architecture des banques**  
Jusqu'au 24 février 1991

**L'Architecture en jeux :  
Jeux de construction du CCA**  
L'acquisition de la collection de jouets et jeux d'architecture a été rendue possible grâce à l'appui généreux de Bell Canada 28 novembre 1990 au 31 mars 1991

Les salles d'exposition et la librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes :  
mercredi et vendredi, de 11 h à 18 h  
jeudi, de 11 h à 20 h  
samedi et dimanche, de 11 h à 17 h

Pour de plus amples renseignements sur les expositions du CCA, veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec H3H 2S6



## JASPER JOHNS






SYMBOLES · IMPRESSIONS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL · 14 DÉCEMBRE 1990 · 10 MARS 1991

Ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h  
(le samedi jusqu'à 20 h)  
Billets en vente au Musée jusqu'à 16 h 15  
(le samedi jusqu'à 19 h 15)  
et aux comptoirs Admission (514) 522-1245  
Visites commentées le mercredi à 11 h 30  
et le dimanche à 13 h 30, à compter du 6 janvier 1991

Musée des beaux-arts de Montréal  
1379, rue Sherbrooke ouest, Montréal (Québec)  
Métro Guy-Concordia ou autobus 24. Renseignements : (514) 285-1600

Cette exposition est commanditée par Petro-Canada. Elle bénéficie aussi du soutien financier de Johnson & Higgins et du National Endowment for the Arts.

VENEZ FAIRE LE PLEIN D'ÉNERGIES CRÉATRICES!

**EXPRIEZ-VOUS!**

L'École d'arts plastiques du CSB présente des cours pour adultes et pour jeunes:

- dessin et peinture
- photographie
- bijouterie
- sculpture
- histoire de l'art
- céramique
- gravure
- calligraphie

Inscrivez-vous dès maintenant.  
Pour informations: 739-2301

Une remise de 10% sera accordée sur présentation de cette annonce!

CENTRE SAIDYEBRONFMAN

Les centres communautaires juifs de Montréal 5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL QUÉBEC

le plaisir des  
**Livres**

Gilles Raymond

# La chute de la maison Usher



**Jean BASILE**  
Lettres  
▲ québécoises

ON NE PUBLIE plus beaucoup de romans régionalistes, soit que la demande du public se soit épuisée avec l'urbanisation moderne, soit que les auteurs ne s'intéressent plus aux quarante arpents traditionnels du petit domaine familial canadien français.

Il y a un autre régionalisme tout à fait contemporain celui-là. Il s'agit des petites villes industrielles dont toute l'économie tenait à la présence d'une « compagnie » sur son territoire. Peu de livres traitent de ce sujet. Pourtant, on imagine les drames et les émois profonds que la transformation radicale ou la disparition de ces industries nourricières causent dans la population. Ce pourrait être du Balzac ou du Zola.

Gilles Raymond est donc bienvenu quand il publie *Sortie 21*, un roman dont l'action se passe à Donnacona qui est, précisément, une petite ville industrielle dominée par une seule

« papetière ». Le héros, qui s'appelle Pierre Usher (on verra pourquoi), attend d'être engagé à la Domtar où travaille son père. C'est, en effet, dans la tradition familiale que le fils s'intègre à l'industrie locale à la suite du père. Or le temps passe et la Domtar n'engage pas, si bien que le jeune Pierre est sur le bien-être social à son grand dam. *Sortie 21* est donc l'histoire, trop courante, d'un jeune homme de 20 ans qui ne trouve pas de place dans le monde du travail manufacturier, maintenant que la soi-disante concurrence est « mondiale » et que les industries préfèrent s'en prendre aux ouvriers plutôt que de réviser à la baisse leur volonté de puissance universelle, canonnières comprises.

Gilles Raymond nous raconte la vie quotidienne de Pierre, une vie faite d'ennui et d'oisiveté qui oscille entre le dégoût, la presque délinquance et les divertissements faciles. Il nous introduit dans sa famille, des braves gens laborieux qui aiment leurs enfants et qui sont prêts à tout pour qu'ils soient heureux. Il nous présente ses amis qui sont, avec les nuances propres aux petits centres, très proches des jeunes gens totalement urbanisés car, chacun le sait,

la télévision et les films liment tout. Il y a les inévitables *pushers*, les inévitables motards et l'inévitable rock'n roll dans l'inévitable brasserie. Il y a les inévitables travailleurs sociaux « en région » qui voient, avec un regret indicible, les petites villes industrielles dépérir et se dépeupler parce que les jeunes gens, qui ne peuvent plus s'intégrer à une communauté moribonde, doivent partir, du moins les plus courageux, comme Paule, la petite amie de Pierre Usher.

Ce sont là des images sincères et touchantes dont il ne faut ignorer le signal même si le contenant n'est pas toujours à la hauteur du sujet.

Le roman de Gilles Raymond a d'ailleurs du panache. Le décor est bien planté avec sa petite ville de province dominée — et empestée — par la Domtar. Les personnages principaux sont campés solidement comme le prouvent amplement Jeanne et Welly Usher, les parents de Pierre. Je dirai au passage que Welly Usher fait partie du très beau type de Canadiens français qui ont toujours refusé, dans la grande tradition égalitariste si vivante ici, d'être *foreman* pour ne pas se couper de ses compagnons de travail. Les per-

sonnages secondaires sont intéressants. L'un d'entre eux est même remarquable. C'est Gros Max qui se promène, hiver comme été, avec son balai et sa planche à clou, pour nettoyer les éternels wagons qui transportent le papier de Donnacona vers les États.

L'histoire de Gros Max tient en quelques pages mais quand un romancier peut réussir un personnage de cette qualité-là, il est capable de bien des choses. Même la langue est intéressante, bien qu'elle se détériore au fur et à mesure qu'avance le roman, ce qui est toujours un mauvais signe chez un écrivain. À son meilleur, Gilles Raymond manie avec vigueur une syntaxe rapide et un vocabulaire populaire où il y a beaucoup de « baptême », de « Cou-don » et même quelques « canayan en cimonnaque », mais *nil obstat*.

Alors, qu'est-ce qui ne va pas car *Sortie 21* reste à la surface des choses, malgré ses qualités nombreuses et l'intérêt de son sujet ?

Je crois que Gilles Raymond s'est laissé impressionner par de mauvaises leçons en littérature. Il a voulu romancer son roman, sans doute pour plaire. On lui a dit qu'il fallait de

*suspens*. C'est le syndrome Stephen King. Son truc, bien innocent, est d'avoir emprunté à Edgar Poe sa célèbre maison Usher (d'où le nom de famille de Pierre et de sa famille) pour en faire une métaphore de la chute de son héros, de la famille de son héros et, par extension, de la ville entière. C'est comme si une fatalité pesait sur Donnacona et que le sort, non les comptables, décidait de la réduction de personnel à la Domtar. Bien sûr, ça ne tient pas debout quand l'auteur fait intervenir toutes sortes d'événements à demi mystérieux et complètement inutiles. Au lieu de se laisser aller à son évident tempérament qui est celui d'un écrivain social, sensible à l'injustice que fait une société prétentieuse et sans cœur aux pauvres gens, il s'est inventé des ornements qui compliquent le vrai sujet de son livre et en augmente le volume.

Ça tourne autour de la vieille maison rurale des Usher de Donnacona. Elle est inhabitée depuis longtemps. C'est le royaume de la pourriture. Pierre voudrait la reconstruire pour se prouver qu'il est capable de quelque chose, contre une société qui l'accule à vivre de secours sociaux (pourtant modestes et justes) plutôt que de travailler et de

s'affirmer comme adulte. On comprend que le recours aux malédictions est le signe d'un découragement profond et, d'évidence, Pierre Usher est un jeune homme découragé et dépressif. C'est aussi une facilité pour l'auteur qui n'a plus à se préoccuper de la vraie psychologie de ses personnages, ni de la réalité sociale en général. Puisque c'est la fatalité, pourquoi s'en faire ? Dès lors, la fin n'est plus qu'un *deus ex machina* du dernier pessimisme. La vieille maison se venge et engloutit tout. En fait, ce n'est pas la vieille maison qui triomphe mais la Domtar. Gilles Raymond a abandonné la proie pour l'ombre. On en veut un peu à l'auteur de ne pas voir ça.

Il y a un autre défaut qui est plus agaçant et même, pour moi, réhibitoire. C'est l'angélisme de l'auteur. Il met bien de la complaisance à décrire ses « travailleurs sociaux » qui, comme le King (le porte-parole de l'auteur) et une certaine doctoresse Johanne, « aiment démesurément les jeunes » et voudraient les aider, ce qui n'est pas le signe d'une intelligence très évoluée car, jeune ou vieux, personne ne vous aide et on est toujours responsable de sa peau. ★ *Sortie 21*, Gilles Raymond, 270 pages, Québec/Amérique.

# Pour Flaubert, la bêtise était donc... jumelle et masculine ?



Lisette MORIN  
Le feuilleton

## BOUVARD FLAUBERT ET PÉCUCHE

Roger Kempf, 1990, Grasset, 288 pages. DANS le *Dictionnaire des idées reçues*, entre les articles « commerce », « Discuter pour savoir lequel est le plus noble, du commerce ou de l'industrie », et « communion ». La première communion : le plus beau jour de la vie », on ne trouve pas le mot « commis ». Et pourtant, selon Roger Kempf, qui s'appuie sur les sources très autorisées que sont Maxime Du Camp et Mme veuve Alphonse Daudet, « une tradition, tout à la fois universitaire et mondaine, veut que *Bouvard et Pécuchet* prenne sa source dans *Les Deux Greffiers*, de Barthélémy Maurice, nouvelle parue en 1841 dans la *Gazette des Tribunaux* et le *Journal des Journaux* et republiée en 1858. Flaubert n'a-t-il pas, en 1843 seulement, confié à Maxime Du Camp son projet d'une « histoire de deux commis » ?

C'est faire bon marché, note l'auteur sagace de *Bouvard, Flaubert et Pécuchet* de « tout ce qui emporte Bouvard et Pécuchet par-delà une nouvelle de huit pages lymphatiques et blettes : la vie célibataire, la puissance d'une amitié, l'énergie, la fulgurance de tant d'essais divers, les circonstances si particulières de la

résolution finale, tout enfin ».

Exceptions faites des flaubertiens convaincus — et le pluriel s'impose ici — il est douteux que *Bouvard et Pécuchet* soit le plus lu des romans de l'auteur de *Madame Bovary* et de *L'Éducation sentimentale*. L'essai magistral que vient de signer Roger Kempf permettra sans aucun doute à bien des lecteurs une relecture plus attentive et même sourcilieuse du dernier des romans de Gustave Flaubert. Kempf arrive à nous prouver que les deux célibataires qui se sont rencontrés près du canal Saint-Martin et qui vivent leur retraite à Chavignolles sont tout le contraire de deux imbéciles heureux.

Les courts chapitres de cet ouvrage, tous titrés avec intelligence et souvent avec humour, composent une leçon de haute école. Alors que nous tous, folliculaires qui « chroniquons » sur les livres chaque semaine, croyons être utiles au moins aux lecteurs et aux lectrices ordinaires, il existe des mandarins qui, selon le mot de Debussy, dans *Monsieur Croche antidilettante* s'efforcent d'ouvrir le ventre des pantins. Roger Kempf n'est ni mandarin ni grand ponté de la critique universitaire. Il est mieux et bien supérieur à ceux-là : il s'est occupé de *Bouvard et Pécuchet* en ethnologue et même en sociologue inspiré. Je défie quiconque, ayant lu son dernier essai, de ne pas avoir l'impérieuse envie de retrouver les deux comparses imaginés — sur des modèles connus — par l'ermite de Croisset. Et de reconsidérer, pour quelques-uns qui n'admirent guère les grands travaux de documentation du père de *Madame Bovary* et surtout de *La Tentation de saint Antoine* les jugeant incompatibles avec la spontanéité et la souveraine aisance du génie créateur, l'admirable conscience professionnelle de Gustave Flaubert.

Au fond, le sujet de *Bouvard et Pécuchet* c'est la bêtise faite homme. Et même la bêtise en état de géméité. Le miracle est que Flaubert, qui s'y reprit à deux fois pour la mieux cerner, en soit sorti presque indemne. Kempf rappelle qu'en écrivant à George Sand, en avril 1875, il se plaint d'être devenu trop bête :

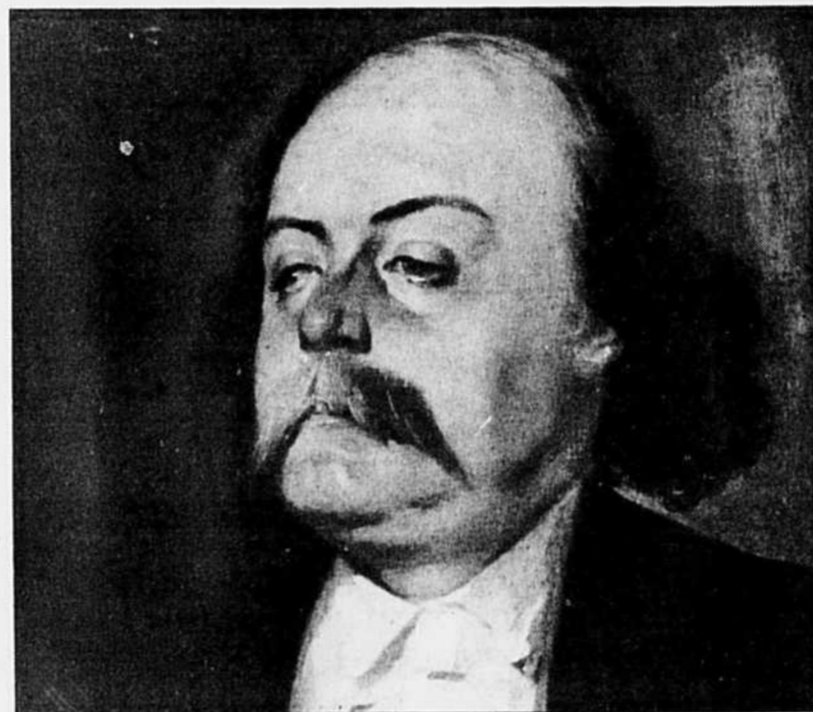


Tableau de Gustave Flaubert par Eugène Giraud.

« Ne me dites plus que 'la bêtise est sacrée comme toutes les enfances', car la bêtise ne contient aucun germe. (...) *Bouvard et Pécuchet* m'emplissent à un tel point que je suis devenu eux ! Leur bêtise est mienne et j'en crève ».

Comme la critique est aussi l'art de comparer, Roger Kempf invite son lecteur à « songer à un livre de même nature, et d'égale servitude. *Pauvre Belgique* où Baudelaire, pollué par l'immonde, le poisseux, l'inepte, ne rapporte rien sans se compromettre. On craint ici de devenir bête », note-t-il en pleine gadoue. Car la crasse écrasse, comme le stupide stupéfie. ...

J'en étais, le mardi 1er janvier, aux dernières pages de ma lecture quand, le hasard sert bien les lecteurs impénitents, Roger Kempf, fouillant toujours la correspondance de Flaubert, rapporte un passage savoureux. Flaubert envoie un message à son condisciple du Collège royal de Rouen : Ernest Chevalier.

« Ils ont entre neuf et dix ans. » Tu as raison de dire que le jour de l'an est bête... » Et Kempf de commenter : « Ernest, lui, ne l'est pas, ni Gustave. » Et pourtant, on voit que Flaubert est déjà hanté par la bêtise, dont il dira, devenu adulte et sarcastique, qu'elle a un front de taureau.

En guise de conclusion, et parmi les « quelques phrases remarquables de Pécuchet », recensées par Roger Kempf, celle-ci qui est tout un programme : « Qu'importe la croyance ! Le principal est de croire. » Indubitablement, Flaubert crut en la littérature, jusqu'à ne vivre que pour elle. Pour en être deux fois convaincu, je relisai donc *Bouvard et Pécuchet* en regrettant d'avoir raté le téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe, récemment diffusé par TV5, avec, dans les rôles-titres, Jean-Pierre Marielle et Jean Carmet. Mais, comme chacun sait, la télévision de 1991, comme celle de 1990, est fertile en reprises. Tout n'est pas perdu !

# Splendeurs et misères d'un album de BD

HERGÉ ET LES BIGOTUDOS  
Philippe Goddin,  
Casterman,  
Tournai, 1990  
Pierre Lefebvre

ENCORE HERGÉ ! On croyait avoir tout lu, tout vu, tout entendu à son sujet, et au sujet du petit journaliste qui n'écrivait pas, mais il semble bien que les studios Hergé aient en leur possession une mine inépuisable de documents inédits qu'ils ont décidé de révéler à un public avide, petit à petit. Les éditions Casterman ont donc créé il y a quelques années une collection intitulée *La Bibliothèque de Moulinsart*, entièrement consacrée au travail d'Hergé. Si certains des ouvrages de cette collection laissent à désirer et ne semblent avoir d'autre motif d'existence que la rentabilité commerciale du jeune belge à la célèbre houpe, la majeure partie, jusqu'à présent, en demeure tout de même fort pertinente et nous aide à mieux saisir cette oeuvre fondamentale que sont *Les Aventures de Tintin*.

*Hergé et les Bigotudos*, le dernier de la collection, est un complément de la longue gestation (15 ans) de *Tintin et les Picaros* qui longtemps en cours de préparation s'intitula *Tintin et les Bigotudos* (les moustachus), par allusion aux « barbudos » de Castro. Plus que toutes autres aventures de Tintin, celle-ci connue en cours de route une multitude de versions, fort différentes les unes des autres, qui nous aurait donné chacune un « Tintin » auquel nous n'aurons jamais droit.

L'ouvrage de Philippe Goddin se présente donc comme un recensement de ces « inédits », sous forme de scénarios, ceux-ci n'ayant pas même, dans la plupart des cas, atteint l'étape du crayonné. Ce livre n'est pas pour autant privé de documents graphiques, car une multitude d'esquisses, nous rappelant la vivacité du trait du père de la « ligne claire », accompagnent le propos de l'auteur.

La chose est évidemment fascinante pour qui s'intéresse de près à l'oeuvre d'Hergé. Il est effectivement passionnant de voir prendre une direction, bifurquer, revenir sur ses pas, étoffer une scène, la supprimer, la remanier de nouveau, etc. Malheureusement, à cette fascination se mêle, à mesure que nous avançons à travers le livre, un certain malaise.

*Tintin et les Picaros* est sans doute le plus décevant des albums de Tintin, de la maturité, sinon le plus décevant de tous les albums tout court. Il est extrêmement décevant qu'après deux exploits tels que *Tintin au Tibet* et *Les Bijoux de la Castafiore* (qu'un tel album ait pu voir le jour en 1963, est bien la preuve du génie d'Hergé) Hergé ait pu produire *Vol 714 pour Sydney*, et *Les Picaros*.

La grande force d'Hergé fut toujours, d'une part, une grande sensibilité à l'air du temps, une grande sensibilité à la BD elle-même en tant que médium et une capacité à insulser à la lumière, non pas d'un quelconque révisionnisme, mais bien du sens commun que nous dicte l'évolution des choses telle qu'il l'avait conçue. Car c'est bien d'un chef d'État anachronique dont on parle ; pas tant rivié au passé, que son oncle a par trop marqué, qu'en avance sur son temps. Le seul récit de ses efforts pour moderniser Paris, à travers sa créature Haussmann, suffit à nous en convaincre. Sans parler de ce qu'il rétablit le suffrage universel banni par la Deuxième République moribonde. À quand l'empereur du Québec, constitutionnel bien sûr, qui annexera la Labrador perdu sous Duplessis, l'Acadie et partie de la Nouvelle-Angleterre ?



n'en est pas une, mais y reçoivent tout bonnement la Castafiore en visite pour quelques jours.)

Thierry Smolderen et Pierre Sterckx, dans leur ouvrage *Hergé, portrait biographique* relate bien comment Hergé, à la suite de l'incompréhension du public face aux *Bijoux*, décida, plutôt que de poursuivre cette voie « expérimentale » déjà amorcée avec *L'Affaire Tournesol*, de rebrousser chemin et de se remettre à faire du Tintin, comme avant. Pour la première fois, il y eut scission entre les champs d'intérêt d'Hergé et son travail d'auteur de BD.

Or, bien que *Vol 714* soit paru avant *Les Picaros*, c'est tout de suite après *Les Bijoux* qu'Hergé entreprend cette aventure, et cette longue succession d'hésitations qui nous est présentée ici est peut-être la meilleure preuve du désenchantement d'Hergé face à son univers. Malgré cela, on s'enthousiasme beaucoup à la lecture de ces divers scénarios, et plus d'une fois je me suis surpris à penser : « oui, oui, quel excellent Tintin cela aurait fait ». Mais la lecture du scénario final des *Picaros* tel que nous le connaissons provoque lui-même ce genre de réaction. Il demeure, en effet, dans cet album à l'état de projet une bonne part de ce qu'on pourrait toujours appeler l'« essence hergérienne ». Que s'est-il donc passé pour qu'elle se dissolve ainsi au cours de la réalisation proprement dite de la bande dessinée ? Selon Goddin, c'est que *Les Picaros* est plus une oeuvre des Studio Hergé que de Hergé lui-même. L'auteur était-il désintéressé à ce point qu'il a laissé la bride abattue à ses collaborateurs et n'a vérifié les résultats que d'un oeil distrait ? Plus d'un indice le laisse croire. L'abondance, par exemple, de plans américains et de gros plans, est plus près de l'esthétisme de Bob de Moor, principal collaborateur d'Hergé, que de celle d'Hergé, lui-même, qui ne les utilisait pratiquement jamais. Même le dessin est maladroit, un Tintin trop court sur patte ou à la houpe trop grande apparaît souvent au détour d'une case. Même la crédibilité des personnages est en jeu dans cet album. Hergé était, bien sûr, les utilisait à contre emploi depuis quelques albums. Mais alors que cela s'appuyait sur une démarche autocritique de l'oeuvre, avec *Les Picaros*, rien ne va plus, et le contre-emploi vire au contresens.

Plus que le compte-rendu d'une démarche créative (c'est ainsi qu'est présenté l'ouvrage), le livre de Goddin est celui du retour en arrière d'un auteur prisonnier du succès de son oeuvre, et de l'attente du public.

**estuaire**  
la plus près possible

Des poèmes de  
FRANÇOIS CHARRON  
LOUISE DESJARDINS  
ANNIE MOLIN VASSEUR  
PIERRE MONETTE  
ANDRÉ ROY

Abonnement pour quatre (4) numéros  
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □  
Abonnement régulier 20 \$ □  
Abonnement pour institutions 30 \$ □  
Abonnement à l'étranger 35 \$ □  
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □  
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □  
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom.....  
Adresse.....  
Code.....  
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

# Petit empereur devenu grand...

LOUIS NAPOLÉON LE GRAND  
Paris, Grasset 1990  
Christian Mistral

L'HISTOIRE, on le sait, a la réhabilitation capricieuse, tantôt brusque, tantôt coquette, aléatoire toujours.

Si j'ai pour mon dire qu'on n'est jamais si déguêluse qu'on en a l'air, c'est un peu pour des raisons personnelles et beaucoup à cause de Zola. Car la lecture assidue des *Rougon-Macquart* a occupé le clair de mes années 81-82, et de là les biographies de Castelnau sur Napoléon III en remontant jusqu'à son oncle illustre.

Autant le portrait que traçait Zola du Second Empire était empreint de mépris fasciné, autant le sentiment croissait d'une gigantesque mépris : si petit empereur pouvait-il inspirer pareille passion ? Ou la passion était surfaite, ou l'on sous-estimait l'homme.

Tard, mais il ne l'est jamais trop, Philippe Séguin nous propose un nouveau regard sur celui que Victor Hugo, vieux tas génial aveuglé par sa

haine, traite de *Napoléon le petit*. Le poursuivant de ses crachats, Hugo, qui était immense, l'ensevelit dans une glu dont nous commençons à peine à nous débarrasser. Mais, n'est-ce pas, c'est point Victor Hugo qui a établi le droit à l'instruction pour les filles, le droit de réunion, le droit de grève, c'est point Victor Hugo qui a urbanisé Paris, favorisé l'unification de l'Italie et la liberté du Mexique. Philippe Séguin, ancien ministre (qui usa du mot *dilection* lors de son passage à Caractères, ce qui pose son homme), est député-maire d'Épinal, et ça tombe pile. L'image d'Épinal, vous connaissez ? Il y en a plein, et de splendeurs, dans ce livre.

Napoléon III a ceci en commun avec les plus vastes putains de l'histoire qu'on ne sait par quel bout le prendre. Inauguré par un coup d'État, conclu par le désastre de Sédra, son règne prête le flanc aux pifres, aux plus hâtives, aux plus dérivatives conclusions. L'auteur fait sagement fi de ce qu'on « ne pardonne ni les mauvais débuts ni les défaites », pour fouiller au-delà et démon-

trer l'importance cruciale de ce régime, bizarre à nos yeux démocrates (!), dans l'édification de la France contemporaine. Qu'il suffise de rappeler que Victoria, trisaïeule de notre souveraine Elizabeth, entretenait des rapports de fraternité monarchique avec ce De Gaulle du 19e siècle.

L'opprobre comode dont on a couvert le souvenir de Louis Napoléon Bonaparte se devait d'être dilué à la lumière, non pas d'un quelconque révisionnisme, mais bien du sens commun que nous dicte l'évolution des choses telle qu'il l'avait conçue. Car c'est bien d'un chef d'État anachronique dont on parle ; pas tant rivié au passé, que son oncle a par trop marqué, qu'en avance sur son temps. Le seul récit de ses efforts pour moderniser Paris, à travers sa créature Haussmann, suffit à nous en convaincre. Sans parler de ce qu'il rétablit le suffrage universel banni par la Deuxième République moribonde. À quand l'empereur du Québec, constitutionnel bien sûr, qui annexera la Labrador perdu sous Duplessis, l'Acadie et partie de la Nouvelle-Angleterre ?

## Dans les traces d'une guerre

**POUSSIÈRES DE GUERRE**  
Christophe de Ponfily et Frédéric Laffont,  
Éditions Robert Laffont, Paris, 1990,  
319 pages.

Jocelyn Coulon

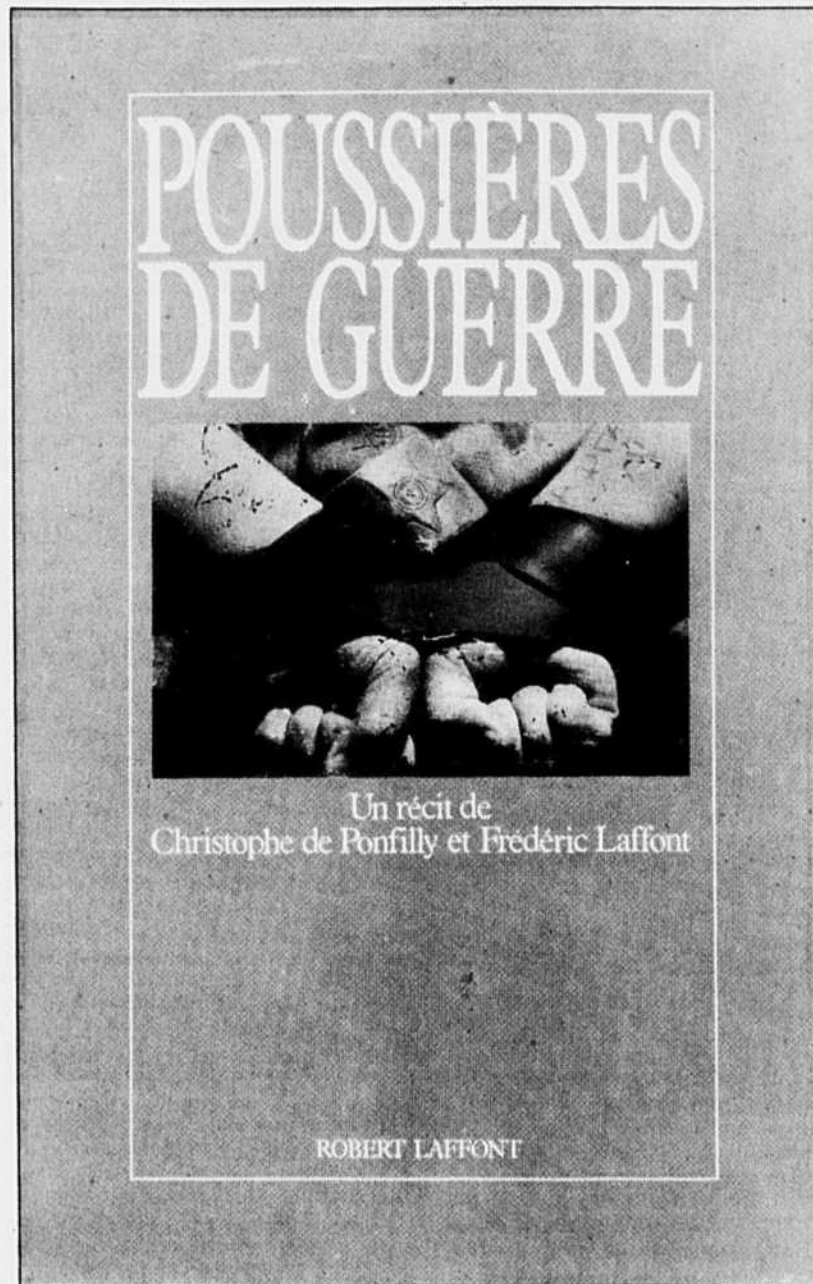
L'AFGHANISTAN, c'est le Vietnam des Soviétiques. Dix ans de guerre et d'occupation ont mené à la déroute totale de l'Armée rouge et à la ruine de ce petit pays, enclavé au cœur de l'Asie centrale, inconnu, mais rebelle et fier.

Maintenant que l'URSS s'est retirée, la guerre continue, fratricide, mais personne n'en parle. Deux grands reporters français, Christophe de Ponfily et Frédéric Laffont, ont parcouru pendant un an l'Afghanistan, la Biélorussie, l'Ouzbékistan et le Pakistan pour recueillir les témoignages de ceux et celles qui ont vécu et vivent encore ce drame. *Poussières de guerre*, d'abord un film et maintenant un livre, est un récit exceptionnel sur l'absurdité de la guerre et la folie du discours politique qui transforme les hommes en machines à tuer.

Cinéastes et journalistes, Laffont et de Ponfily n'ont pas cherché à établir les responsabilités dans cette guerre d'Afghanistan. Ils ont simplement voulu montrer au monde les terribles séquelles d'un conflit qui restera à jamais gravé dans les consciences afghanes et soviétiques. « Pour nous, il s'agissait d'aller sur le terrain, de rencontrer les hommes impliqués dans cette histoire », écrivent les auteurs.

Armés de leurs caméras et de leurs calepins, les deux reporters ont affronté tous les périls pour écouter et enregistrer les témoignages des hommes et des femmes des deux côtés. Christophe de Ponfily a passé des journées entières à marcher avec les rebelles dans les montagnes d'Afghanistan en évitant de sauter sur une mine ou d'être capturé par les soldats du régime installé à Kaboul par Moscou. Ici, dans une vallée perdue, des villages rasés, des communautés dispersées, des habitants décimés. Les pleurs de ceux qui restent, surtout des femmes. Elles témoignent, devant la caméra, tourmentées par la disparition d'un mari ou d'un fils, mais heureuses, car ils sont devenus des martyrs. Là, dans un campement, les rebelles, les moudjahidin, sont prêts à affronter les « sauvages » venus du nord. Ils pensent que les Soviétiques sont des infidèles, qui veulent coucher avec leurs femmes, voler leurs biens, tout détruire.

Partout où de Ponfily est passé, il n'a vu que désolation, rencontré que veuves et orphelins. Bilan d'une oc-



cupation : 1 million de morts. C'est cela les poussières de guerre.

Frédéric Laffont, lui, a sillonné l'Union soviétique pour discuter avec les anciens d'Afghanistan (ils n'ont pas 30 ans), les mères et pères, les fiancés, les officiers. Partout où Laffont s'est arrêté, ce n'est que récriminations, plaintes et dénonciations d'une guerre injuste et criminelle qui a fait, côté soviétique, 13 000 morts et 40 000 blessés. Des mères réclament leur unique fils. Des pères dénoncent le mensonge et la duplicité du pouvoir central qui ne voulait même pas montrer le cadavre du fils revenu d'Afghanistan dans un « cylindre de zinc ». Quelques irréductibles clament leur fierté d'avoir fait

leurs devoirs « internationalistes » et d'avoir tenté d'apporter le « progrès et la liberté » à un peuple arriéré, victime des assauts « de mercenaires américains, chinois, français, etc. » Enfin, certains officiers qui font tout pour bloquer l'enquête de Laffont et qui maintiennent le discours officiel sur l'intervention.

Les Afghans et les Soviétiques ne se connaissent pas avant ce conflit. Ils se sont pourtant fait une guerre féroce, où chacun faisait, et pense toujours un peu, que l'autre était un démon, un homme sans visage aux mains couvertes de sang. Laffont et de Ponfily ont tracé un émouvant portrait de ces dix ans de haine et de combats.

## Carnet 16

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

LE « MONSIEUR NAVARRE », ça me gêne toujours. Il y a du grief dans l'air. Comme disait ma grand-mère « il y a deux catégories d'êtres humains, ceux qui disent merci, et ceux qui disent *merci quand même*; quand il y a du *quand même*, il y a du chagrin ». Bref, les *du-quand-même*, famille prolifique, aristocratie de la peine-à-jour-en-temps-voulu, ne sont pas de ma fréquentation. Et si tout commence par *monsieur Navarre*, c'est aussi mauvais signe. Ou bien, ouf, ce n'est que de la timidité et c'est devenu rare. Agression ? Je n'oublierai jamais la réunion houleuse à la Société des gens de lettres (5000 membres dont 3700 morts) en 1975, lors de la fondation d'un syndicat d'écrivains de langue française, un an avant l'Union d'ici, la fougue d'un Président (comment s'appelait-il déjà ?) s'adressant à Marie Cardinal notre présidente « mais enfin, madame Navarre ! » Sa rage fut interrompue par des hurlements de rire. Ben oui, ça va venir, au gré des semaines. Cela eût pu s'intituler *jours tranquilles à Montréal*, or le décalage n'est pas de mon encre. Et la tranquillité n'évince pas l'inquiétude. Certes, je me fais un sang d'encre à chaque carnet. Un doute m'habite. Il est dit dans le *Galilée* de Brecht, « il y a une félicité éternelle dans le doute ». Et c'est avec ferveur que je transcris ici, intégralement, la lettre d'un lecteur. Ferveur et respect. Au seuil de l'an neuf, il s'agit bien de faire le point.

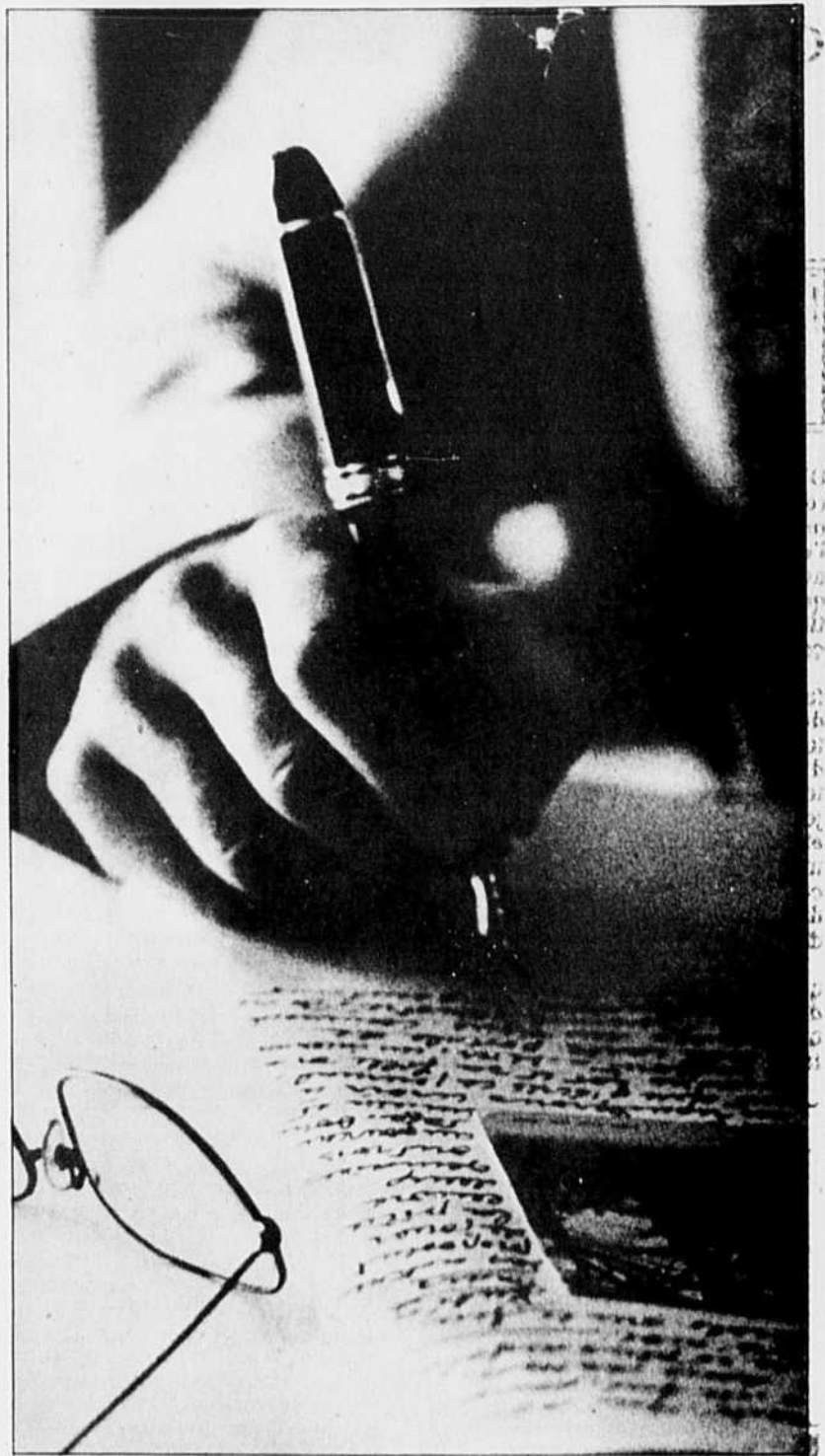
« Cher monsieur Navarre,  
À votre place, je m'inquiéterais — une bonne introduction dramatique, n'est-ce pas ? Il se trouve que j'ai fait du journalisme mais j'ai tout arrêté suite à une dépression. Maintenant, j'ai le temps de réfléchir et de penser — un luxe que tout le monde devrait se permettre. Mais qui se le permet, dans cette société d'efficacité et de performance ?

Je disais donc que vous devriez vous inquiéter. Pourquoi ? Parce que je ne vous comprends pas. Ou difficilement. Avec beaucoup de concentration. C'est épuisant. Je ne suis pas contre les difficultés et la réflexion profonde. Mais enfin, il me semble que vous contractez beaucoup trop votre pensée et votre style. C'est effrayant ! Et il me semble que le premier talent d'un écrivain-journaliste est de se faire comprendre facilement, du moins dans son style, sinon dans le fond.

Il me semble que vous êtes beaucoup trop hermétique, concis, voire rabougri. Et pourtant, j'estime avoir une certaine culture — cours classique et sciences sociales, journalisme, j'ai d'ailleurs appris l'écriture « moderne » en lisant le *Nouvel Observateur*.

Il y a des limites à tout. J'ai lu plusieurs de vos chroniques (jamais vos livres). Et cette impression est constante.

Sur le fond, si vous dites que vous n'avez que des émotions, je vous plains, car vous devez souffrir énormément. Vous vous réjouissez de votre monde émotif qui soutend votre écriture, j'imagine, comme pour bon nombre d'écrivains. Je crois que c'est un immense piège. Tout comme la pensée. C'est cela qui crée le temps de notre conscience. Et c'est de cela dont il faut se libérer, à mon avis. Beaucoup d'artistes exploitent leurs émotions ; il n'ont que cela. Mais nos émotions nous piègent et nous séparent des autres, de là notre



douleur. Quant à moi, j'observe tout cela pour m'en libérer. Et c'est possible...

Vous mettez en écriture votre inconscient — du moins sa partie palpable et dont les liens vous appartiennent —. Et c'est pour cela que c'est si difficile à lire ; c'est un univers à comprendre. Et il me semble que vous abordez trop de sujets dans votre chronique. Est-ce l'envie irraisonnable de tout couvrir ? Ou quoi ? Ça m'indigeste, même si vos raccourcis sont brillants. En musique, ce qui est le plus difficile, c'est la mélodie lente car il y a du vide qui veille, veille...

Ici, l'hiver est long, encabané. Je vous souhaite la prison de l'hiver. Pour arrêter de penser, enfin... et de vivre votre petite vie, comme tout le monde. Comme le petit vieux qui marche sur la rue avec ses sacs en plastique. Lui, il n'a que la vie et c'est amplement suffisant, ne trouvez-vous pas ?

Bien à vous, amicalement.  
Réponse : merci. Non par masochisme mais par altruisme, votre liberté et la mienne, également, à égalité. Je dirai simplement (le bonjour d'un simple, voir les carnets précédents) que je ne cherche pas à être performant, que je ne suis pas écrivain-journaliste, mais un écrivain qui écriture (verbe inventé) dans un journal dont il prise le destin et le dit ; que le *Nouvel Observateur* n'est pour moi qu'un modèle d'apparence clarité, tout dans le paraître, jamais rien en transparences, c'est le *Vieil observateur* qui dit tout et qui dit

rien, le « Savoir-su » m'indigeste, comme vous le dites si bien, les « chapelles de la norme », si peu pour moi, tant d'intelligence en pure perte. L'altruisme, une altérité qui désaltère. Un jour, me croiserez-vous peut-être dans la rue avec mes sacs en plastique. Ne vous inquiétez pas : j'ai dû réapprendre à marcher. Et vous avez raison, raison, raison. Bien à vous amicalement.

— Y.N.

## Carnet magique

LE SAMEDI j'achète Le Devoir. J'achète La Presse aussi, La Presse-du-samedi. Mais je prends Le Devoir en plus. À cause de Yves Navarre. De son « carnet », le quinzième aujourd'hui, en cette fin d'année. Moi qui ai tant de difficulté à écrire. Pour qui la lecture est rarement une détente. J'ai du plaisir à le lire. À chaque fois la magie opère. Ça lui vient, ça nous arrive.

Il me fait découvrir ma ville, mon pays. Sans oublier de saluer Michèle Richard au passage. Chaque culture à la sienne. Il ne méprise pas la nôtre. Bienvenue chez-nous monsieur Navarre. Joyeuses Fêtes ! Et souhaitons à la direction du Devoir autant d'idées audacieuses pour l'année 91.

Yvon Biais  
Montréal, 29 décembre 1990

## La vraie détente ?

**LA FIN DE LA GUERRE FROIDE**

Charles-Philippe David  
et collaborateurs  
Centre québécois de relations  
internationales  
1990, 228 pages.  
Martin Girard

ÉVOQUANT les natures si différentes des peuples russe et américain, Alexis de Tocqueville prédisait, il y a plus d'un siècle, que « chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde ». Longtemps avant que ses principaux protagonistes confèrent à leur affrontement le titre de « guerre froide », le jeune auteur de la *Démocratie en Amérique*, dans une page inoubliable, en avait, quant à lui, saisi l'essentiel.

Le romantisme des prophéties ayant aujourd'hui cédé sa place à « l'analyse prévisionnelle » — langage scientifique oblige — c'est toujours la même fascination pour l'avenir avec tout son cortège d'impondérables qui pousse les chercheurs à tenter d'appréhender le ou les courants (trends) susceptibles d'inaugurer une ère nouvelle dans les rapports internationaux. Le jeu est cependant risqué car si on connaît bien, après 40 ans de guerre froide, ses causes, sa dynamique, ses qualités comme ses défauts, on ne peut que s'avancer avec prudence sur ce que nous réserve sa fin. Tel est pourtant l'objectif de cette collaboration franco-québécoise dirigée par Charles-Philippe David, professeur de relations internationales invité à l'Université de la Californie à Los Angeles (UCLA).

## Encore haro sur Rushdie

LONDRES (AFP) — Une organisation de jeunesse musulmane a « très fermement » demandé vendredi l'annulation d'une émission de radio qui devrait être diffusée dimanche et dont l'invité est l'écrivain Salman Rushdie, parce qu'elle pourrait « enflammer les esprits et perturber la paix ».

Dans une lettre aux organisateurs, qui entendent maintenir le programme, le président du Mouvement de la Jeunesse Musulmane, Mohammed Siddique, a indiqué que l'émission, au cours de laquelle des auditeurs devraient s'entretenir par téléphone avec l'écrivain, est une ten-

Des États-Unis, exceptionnellement à la remorque des événements, au démembrement de l'empire soviétique en passant par le Moyen-Orient dans l'éternelle tourmente et le tumulte asiatique, les auteurs se livrent à une exégèse du tremblement de terre politico-stratégique que constitue la fin de quatre décennies d'affrontement Est-Ouest. « Ce qui sera difficile » estiment-ils, « ce n'est pas tant la fin de la gestion de la guerre froide, mais celle de ses nombreux effets qui ont conditionné depuis quarante ans, le comportement des superpuissances, de leurs alliances et de leurs pays satellites dans le Tiers-Monde ». Marquée avant tout par un processus complexe de confusion réciproque entre les capacités et les intentions de l'adversaire, cette période est unique ne serait-ce que par le potentiel de destruction inégalé en puissance et en nombre des arsenaux américain et soviétique.

Au jeu à somme nulle où une victoire du communisme correspondait, a-t-on longtemps cru dans les cercles officiels, à une défaite du capitalisme, essence même d'un monde bipolaire jugé immuable, se substitue désormais une réalité marquée par l'interdépendance économique et la multiplicité des pôles décisionnels.

Pourtant, la lecture quotidienne de l'actualité internationale rappelle que l'usage de la force, les budgets de défense, la course aux armements et tous leurs corollaires « constituent encore des facteurs influents dans la formulation de la politique étrangère des gouvernements ». De là à conclure que « plus ça change, plus c'est pareil », il n'y a qu'un pas que les nostalgiques de l'équilibre de la terreur n'hésitent pas à franchir.

tative de « provoquer, harceler et intimider les Musulmans ».

L'émission doit être diffusée dimanche entre 10 heures et midi sur les ondes de deux radios qui s'adressent à la communauté indo-pakistanaise, *Bradford City Radio* et *Sunrise Radio* à Bradford (nord de l'Angleterre), une ville à forte population musulmane.

Les responsables des deux radios ont indiqué vendredi qu'il n'était pas question d'annuler l'émission, qui constitue une « occasion » pour de nombreux musulmans d'interroger l'écrivain qui se cache depuis 22 mois.

Mais si la fin de la guerre froide, ses effets perdurant quelque peu, ne s'est pas encore opérée dans les faits, elle a réussi en revanche à s'imposer dans les mentalités. La nuance est fondamentale car elle met en lumière la nouvelle pensée qui anime les décideurs des deux superpuissances et leurs homologues. Toute confrontation armée entre les deux Grands semblant désormais exclue, les rivalités ethniques, religieuses historiques en vigueur dans la majorité des pays du Tiers-Monde et attisées par une militarisation à outrance, rappellent pourtant que le défi d'apaiser ces foyers de tension reste entier.

Aussi le regard porté par les auteurs sur les systèmes régionaux (Moyen-Orient, Europe de l'Est, Asie orientale) prend-il ici toute son importance. Le calme relatif du climat actuel de « pré-post guerre froide » au nord ne doit pas faire oublier l'instabilité et l'imprévisibilité des conflits au sud. À l'évidence, redéfinir la problématique de sécurité se pose donc comme un élément essentiel d'une transition stable de l'« ordre ancien » vers le « moderne ».

Rédigé par des spécialistes du monde académique et journalistique, ce premier ouvrage en langue française consacré à la fin de la guerre froide ne joue pas, paradoxalement, dans le registre habituel des volumes de relations internationales, sujet ésothérique s'il en est un. En laissant de côté les analyses à 1500 variables et en réduisant leur jargon au minimum (ce qui ne vas pas toujours de soi pour des universitaires...), les auteurs se sont manifestement fait violence. D'aucuns pourront en effet relever le danger de livrer « à chaud » et dans un espace limité, un ensemble de réflexions accessibles sur les courants politiques, économiques et stratégiques d'un passage marqué par tant d'incertitude.

Si l'ouvrage demeure forcément incomplet (les continents latino-américain et africain sont les grands oubliés de cette étude), la rigueur du propos ne s'affaiblit point. La fin de la guerre froide n'est évidemment pas la fin de l'Histoire comme certains l'ont mentionné mais bien la fin d'une histoire qui nous a tous influencés à des degrés divers. Osons seulement croire maintenant que les nouvelles avenues ou solutions choisies par les décideurs pour assurer la sécurité et la stabilité du système international, ne se révèlent pas, selon l'expression d'Henry Kissinger, « des prémonitions de l'éphémère ».

# Le Père Noël perd le nord!

## 40% en coupons-rabais jusqu'à épuisement des stocks\*

**Du 2 au 13 janvier de 9 à 22 heures**

\* sur les ventes nettes, sauf sur les manuels scolaires, les livres techniques, les commandes spéciales et les livres déjà réduits.

# Champigny

4474, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL • 844-2587

BIENTÔT AU  
**4380**  
RUE SAINT-DENIS

# DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

## Le financement du transport en commun

*Le temps est venu de réfléchir aux véritables solutions*

### LIBRE OPINION

STÉPHANE GAGNÉ

*L'auteur poursuit des études de maîtrise en sciences de l'environnement à l'UQAM. Il a esquissé un plan de transport alternatif pour la région de Montréal axé sur l'utilisation des trains de banlieue*

LA RÉCENTE décision du ministre Ryan de refiler la facture du transport en commun aux municipalités est le résultat d'une incompréhension des problèmes de transport vécu dans la région de Montréal et d'un manque d'intérêt à promouvoir le développement du transport en commun. De plus, avec les deux sources de financement que Québec a proposées aux municipalités (taxes sur le stationnement et sur les fonctions non résidentiels), il sera impossible d'assurer la survie du transport en commun dans la région. Ces deux seules mesures ne pourront combler un manque à gagner de plus de 250 millions \$.

On se retrouve donc devant trois choix : fonctionner avec ses deux sources de financement et assister impuissant au déclin du transport en commun, à court terme, exercer des pressions pour que le gouvernement fasse marche arrière et continue de contribuer à sa juste part, ou encore, trouver d'autres sources de financement. C'est cette dernière possibilité qui fera l'objet de la présente analyse :

#### D'autres sources de financement

Les sources de financement du transport en commun ne manquent pas et leurs effets sur l'achalandage mériteraient d'être étudiés plus sérieusement. Celles qui pourraient être favorisées en priorité sont relativement nombreuses : la taxe sur l'essence est probablement la meilleure, viennent ensuite la taxe sur les stationnements hors-rue, le péage sur les autoroutes et sur tous les ponts permettant d'atteindre l'île de Montréal, une taxe sur la masse salariale, l'augmentation des droits d'immatriculation, le paiement d'un montant forfaitaire de 1000 \$ sur l'achat d'une voiture neuve, etc.



En un sens, l'arrêt des subventions gouvernementales incitera les sociétés de transport en commun à utiliser de nouvelles sources de revenus.

En Amérique du Nord et en Europe, plusieurs réseaux de transport public financent une partie importante de leurs opérations à l'aide de ces taxes. Il serait temps de penser à adopter un financement similaire au Québec. En un sens, si l'arrêt des subventions gouvernementales peut pousser les sociétés de transport à financer leurs opérations à l'aide de ces taxes, cela serait une évolution positive par rapport à ce que nous vivons actuellement. Car en laxant plus fortement l'automobile, on en restreint l'usage chez une partie de ses utilisateurs. Cette population se tournera inévitablement vers les transports en commun, ce qui encouragera une hausse de la fréquentation des réseaux, une meilleure efficacité et rapidité de ceux-ci et, à moyen et long terme, le développement de réseaux là où ils n'existent pas présentement.

D'ailleurs, les taxes à l'usage de l'automobile ne seraient peut-être pas aussi mal perçues chez les automobilistes que les politiciens ont tendance à le croire. Car il est un fait de plus en plus évident : la population est beaucoup mieux informée qu'auparavant sur les impacts environnementaux, sociaux et économiques

liés à l'usage de l'automobile ; elle est mieux disposée qu'auparavant à en payer ses véritables coûts (selon certaines estimations conservatrices, les subventions cachées à l'automobile s'élèverait à 3000 \$ par personne). À l'instar des taxes sur le tabac et l'alcool qui sont maintenant socialement acceptées, les taxes sur l'usage de l'automobile finiraient par recevoir l'approbation de la population surtout si elle est informée adéquatement sur les raisons de leur adoption.

#### Le principe du pollueur-payeur

De plus, pourquoi ne pas faire payer les premiers bénéficiaires de la présence des réseaux de transports en commun : les automobilistes. Car sans les transports en commun, la circulation automobile en milieu urbain serait un chaos total. Les Montréalais ont déjà vécu à plusieurs occasions ce type de désagréments lors des grèves des employés de la STUCM.

Finalement, dernier argument : il apparaît plus logique que les principaux responsables de la détérioration de la qualité de la vie en milieu

urbain (en l'occurrence les automobilistes) paie pour les pollutions qu'ils génèrent. C'est l'application du principe pollueur-payeur. Ce principe ne devrait pas s'appliquer uniquement aux industries, mais également aux individus qui polluent en tout état de cause. Ce n'est certes pas aux non-automobilistes utilisateurs des transports en commun à payer pour les dégâts causés par les automobilistes. Cela est injuste et n'encourage pas une prise de conscience écologiste chez les automobilistes et les non-automobilistes (ces derniers aspirent souvent à posséder une voiture et n'en ont pas, simplement pour des raisons strictement économiques et non environnementales).

Or, le système de subvention actuel au transport en commun favorise ce type d'iniquité puisqu'il nuit au développement des sources de financement mentionnées précédemment. De plus, cela laisse croire à la population que l'exploitation des réseaux de transport en commun coûte cher alors que c'est plutôt l'entretien et le développement du réseau routier qui est excessivement onéreux. À preuve, le gouvernement y investira 1,7 milliard en cinq ans, simple-

ment pour assurer un entretien minimal !

Bien que les sources de financement sont probablement la meilleure façon d'encourager une plus grande fréquentation des transports en commun, il existe également d'autres mesures qui peuvent avoir un effet bénéfique : il s'agit des mesures d'urbanisme et d'aménagement du territoire.

#### Freiner l'étalement urbain

Il existe différentes mesures urbanistiques qui ont fait leurs preuves dans plusieurs pays et qui favorisent indirectement l'utilisation des transports en commun. Puisque le but de ce texte était plutôt axé sur les sources de financement, nous ne citerons que brièvement des exemples de ce type de mesures.

Tout d'abord, pour freiner l'étalement urbain, il faut nécessairement concentrer l'habitat. Un plan de transport tel que celui déposé en 1989 par le gouvernement qui favorise le développement tous azimuts du réseau autoroutier dans la région de Montréal n'est certes pas une mesure qui favorisera la concentration de l'habitat. Il faut donc cesser immédiatement toute construction ou agrandissement d'autoroutes et réaffecter la totalité de ces fonds au développement d'un réseau de transport collectif régional. Ce réseau peut être développé à peu de frais en utilisant les emprises ferroviaires, présentes dans tous les secteurs de la région.

Ensuite, il faut améliorer la qualité de vie en milieu urbain. Une ville comme Montréal se fait envahir tous les jours par des milliers de banlieusards automobilistes qui polluent l'air et dégradent la qualité de vie auquel sont en droit d'aspirer les Montréalais au même titre que les banlieusards. Différents moyens peuvent être mis en oeuvre pour atteindre ce but. En voici quelques-uns : l'élargissement du terre-plein des boulevards dans le but d'y réintroduire la verdure, la réduction de la vitesse des voitures de 50 à 30 km/h, la création de rues piétonnières dans tous les quartiers et la fermeture du centre-ville à la circulation automobile de transit.

On voit bien que pour accroître l'achalandage des transports en commun, des mesures existent. Il n'en tient qu'à nous de pousser nos gouvernements à les mettre de l'avant.

## Être citoyen du monde

### LIBRE OPINION

PAUL-ÉMILE TREMBLAY

NOUS vivons une période étrange. Bien des valeurs sont remises en question. Ceux qui osent prétendre que le mariage est une institution valable semblent être les témoins d'un autre âge ; ceux qui disent que l'avortement est contre nature se voient opposer la thèse, à première vue irréfutable, qui prétendrait que tout être humain est maître de son corps. Devant ces positions farfelues qui bousculent 2000 ans d'histoire, je me réfugie dans l'étude de la zoologie et il m'arrive d'envier l'instinct inflexible des loups.

Depuis le malheureux échec du lac Meech, les témoins de l'indépendance n'ont jamais été aussi présents et ceux qui défendaient la thèse pan-canadienne n'ont jamais été aussi muets. À quoi ça rime tout ça ? Les hommes de caractère dans la nation canadienne-française seraient-ils tous morts ? Que penser de ceux qui devaient assurer la relève et que l'on voit circuler avec ce pitoyable « low profile » ? Ma foi, on dirait qu'ils ont peur.

J'ai défendu avec fierté la thèse du « non » dans Charlevoix en 1980 et je n'ai pas changé d'idée ; si c'était à refaire, je n'y changerais rien sauf exiger plus de garanties du gouvernement fédéral pour assurer la réalisation des promesses faites au cours de la campagne.

Je revois ces jours derniers certains des arguments qui militent en faveur de la nécessité de l'interdépendance des peuples et je les trouve, encore aujourd'hui, plus solides que jamais. Voyons voir :

Dans *Paris Match*, numéro 1089 du 21 mars 1970, Raymond Cartier, ce super-journaliste, commente le sondage effectué dans les six pays du marché commun, où environ 12 000 personnes ont répondu à des questions bien précises, savoir :

a) Êtes-vous pour les États-Unis d'Europe sur la même base que les États-Unis d'Amérique ? Réponse : Oui à 87 %.

b) Si le président était élu au suffrage universel, voteriez-vous pour un candidat qui ne serait pas de votre nationalité ? Réponse : Oui à 59 %.

Et toutes les autres questions étaient à l'avenant... L'Europe de l'Ouest était consciente que « l'Union fait la force » ; ce vieil adage, pour eux, tient toujours.

Et Raymond Cartier écrit ceci, en marge de la question 4 :

« On doit reconnaître que la proposition d'un gouvernement européen supra-national est une démarche hardie. Elle heurte des sentiments forgés par des siècles d'histoire, et, avant tout, par les nationalismes délirants qui ont ravagé les cerveaux depuis la Révolution française. Il est utile qu'elle ait été posée aux Européens de la manière la plus brutale, sans précaution oratoire, sans référence à une réalisation étalée sur le temps, tout à cru ».

Qu'ont-ils répondu ? 72,22 % sont favorables à ce gouvernement supra-national.

Et Raymond Cartier continue : « Pendant dix ans, écrit-il, Charles de Gaulle, ce grand romantique, a entretenu la France dans un mirage du passé. Il est parvenu à faire tourner à l'envers l'horloge de l'Histoire. Dans un monde où tout est interdépendance, il a réussi à revêtir d'une valeur de talisman le mot indépendance ».

Malgré l'influence du gaullisme, la France appuie la logique européenne : à 64 %, elle est en faveur des États-Unis d'Europe.

Qui n'a pas entendu parler de Jean-Jacques Servan-Schreiber, le célèbre auteur du *Défi américain* ? Au cours d'une visite qu'il faisait au Canada, voir le *Soleil* du 1er octobre 1970, il déclare ceci :

« Le fédéralisme est un instrument de progrès incontestable... »

« Le fédéralisme est la seule voie humaine aujourd'hui... »

« Le fédéralisme est la seule voie politique qui permet d'atteindre un certain niveau de puissance sans unifier les cultures... »

« Le fédéralisme est le seul moyen de devenir maître de notre destinée... »

« Tout nationalisme qui se transforme en séparatisme est un crime contre l'avenir... Le séparatisme est le contraire du progrès ».

Et Jean-Jacques Servan-Schreiber termine par cette phrase massue : « Quiconque est séparatiste ne connaît rien, absolument rien à l'économie ».

Si la thèse pan-canadienne, si chère à Henri Bourassa, est un mirage alors vous admettez que je suis en bonne compagnie... Henri Bourassa, Raymond Cartier et Jean-Jacques Servan-Schreiber n'ont jamais cru, comme moi, que la division fait la force.

L'homme des cavernes, avec son gourdin, était indépendant, c'est vrai, mais, pour survivre, l'histoire nous enseigne qu'il a dû s'allier à son voisin. Pourquoi vouloir revenir à l'époque des bourgades quand on devrait rêver d'être citoyen du monde ?

## Pour dégager un consensus

### 2) Le passage à la souveraineté n'implique pas nécessairement le démantèlement des institutions canadiennes

LOUIS BALTHAZAR

*L'auteur est professeur de science politique à l'Université Laval*

COMMENT dégager un consensus au sein de la Commission parlementaire sur l'avenir du Québec et éventuellement dans l'ensemble de la population québécoise ? Cela n'apparaît pas comme une entreprise facile bien que les présidents de la Commission semblent très déterminés à cet égard.

Il faut espérer que nous ne dirigeons pas vers un autre cul-de-sac et que la Commission pourra nous livrer un rapport qui rallie au moins les deux tiers de ses membres.

#### S'adresser aux deux tiers

Les sondages nous révèlent que la population québécoise est divisée en trois groupes d'opinion, ceux qui favorisent l'indépendance, ceux qui optent pour une nouvelle association canadienne et les tenants du statu quo. Le sondage IQOP publié par *Le Soleil*, de Québec, le 12 septembre dernier, 69,4 % des Québécois rejettent le statu quo, ne désirent pas, en d'autres termes, que le Québec demeure une simple province canadienne. Voilà les quelque 70 % de personnes qui devraient dire oui à un référendum sur l'avenir du Québec. Ce pourcentage est susceptible de s'élever si l'on en croit des sondages plus récents, comme celui publié par *LE DEVOIR* du 15 décembre et qui révèle que 64 % sont en faveur de la souveraineté-association.

C'est au sein de cette majorité qu'il importe de définir un consensus. Cela veut dire que nous ne comptons pas la grande majorité des anglophones et une majorité d'allophones qui optent encore pour le statu quo. Mais cela ne devrait pas signifier que nous oublions ces personnes dans la définition du Québec de demain. Bien au contraire, il faut même compter qu'un jour viendra où allophones et anglophones acceptent le nouveau contrat social québécois. Il importe que ces minorités sachent, en attendant ce jour, qu'ils conserveront tou-

jours leurs droits et leur place au Québec.

Revenons à nos deux tiers. Quelle est la formule susceptible de concilier les souverainistes et les « associationnistes » ? Qu'on me permette ce barbarisme. Je devrais employer le mot « fédéralistes », mais ce mot a presque perdu son sens dans notre milieu. Il s'applique mal à ceux qui souhaitent une nouvelle association ou union canadienne. La plupart de ces gens, en effet, ne se satisfont pas du fédéralisme tel que conçu par les grands partis politiques canadiens. Il faudrait bien plutôt parler de confédération pour définir cette position.

Une confédération suppose une grande autonomie, sinon un certain degré de souveraineté, chez les États membres de l'association. Mais, pour les adeptes québécois de cette option, la souveraineté dénuée de toute forme d'association est à rejeter. Il faut dire que ce groupe est nettement le plus hétérogène des trois groupes d'opinion, celui qui résiste le plus à une simple définition. Au sein de ce groupe se trouvent des gens qui adhèrent à la souveraineté-association telle que définie autrefois par René Lévesque, d'autres qui espèrent toujours une sorte de statut particulier pour le Québec dans une fédération canadienne, d'autres qui iraient plus loin encore (États associés, par exemple) sans rejeter l'union canadienne. Il me semble que ces personnes (cela reste à vérifier) seraient prêtes à envisager la souveraineté du Québec dans la mesure où cette souveraineté ne ferait pas l'économie d'une union canadienne.

D'autre part, il existe bien peu de souverainistes qui soient tout à fait réfractaires à une association économique avec le Canada anglais, c'est-à-dire à une union canadienne. Ce sur quoi ils insistent cependant, c'est que le Québec devienne d'abord souverain pour ensuite négocier l'association avec un ou des partenaires souverains. Cela est tout à fait logique. Mais il y a lieu de se demander si ce passage nécessaire à la souveraineté doit s'accompagner d'une sécession complète, d'un démantèlement de toutes les institutions cana-

diennes, mêmes celles qui devront éventuellement faire l'objet d'un nouveau contrat d'association.

Autre hypothèse, qu'il faudra aussi vérifier, les souverainistes ne seraient-ils pas satisfaits d'une souveraineté formelle et déclaratoire quant aux domaines qui seront éventuellement régis par l'association ? Si, par exemple, nous devons conclure une union monétaire avec le Canada anglais, faudra-t-il nous donner un monnaie québécoise pour le temps que vont durer les négociations ?

#### Un accord sur la souveraineté-association

On entrevoit déjà une sorte d'arrimage entre souverainistes et « associationnistes ». Tous sont d'accord pour que nous soyons « maîtres chez nous », que nous concevions nous-mêmes notre destin, ce qui est bien près de vouloir dire la souveraineté du Québec. Tous sont d'accord aussi pour que nous concevions cette souveraineté suivant les termes de l'interdépendance économique et d'une mondialisation des échanges à laquelle nous souscrivons. Personne ne parle ici d'autarcie ni même d'un type de souveraineté comme celle qui aurait convenu il y a cinquante ans. Si les Allemands acceptent de s'ancrer dans l'Europe, pourquoi ne serions-nous pas « ancrés » en Amérique du Nord, au Canada ? Si le chancelier Kohl peut parler d'une Allemagne européenne, pourquoi ne parlerions-nous pas d'un Québec canadien ?

Jean-Yves Grenon a déjà esquissé dans ces pages les traits de ce qui pourrait s'appeler la Communauté économique canadienne (voir *LE DEVOIR*, 3 novembre 90, p. B-8). Un système de cette nature devrait recueillir l'adhésion des 2/3 des Québécois.

Les divergences subsistent, cependant, au niveau du processus. Pour les souverainistes, il faut d'abord réaliser la souveraineté. Pour les autres, on devrait tenter d'accéder tout de go à la souveraineté-association et maintenir un lien canadien.

Il est vrai que la logique nous im-

pose l'étape de la souveraineté indivisible. Mais il n'est pas moins vrai que nous économiserions beaucoup de temps, d'argent et d'ennuis en franchissant cette étape aussi rapidement que l'éclair, en posant la souveraineté comme un principe.

Nous pourrions donc proposer une sorte de souveraineté-association à nos partenaires, mais il importe qu'en même temps, nous nous posions vis-à-vis eux comme souverains. Autrement, nous retombons inévitablement dans le piège de Meech, nous constituons une province parmi d'autres, un problème à l'ordre du jour parmi tant d'autres.

Cela pourrait se faire suivant au moins deux façons. La première consisterait à utiliser résolument la souveraineté de fait comme une solution de rechange, c'est-à-dire être prêt à recourir à la souveraineté en cas de refus de la part du Canada anglais. La seconde, qui a déjà été évoquée, c'est une déclaration de souveraineté de l'Assemblée nationale du Québec, sans qu'elle soit suivie immédiatement de la sécession et du démantèlement. Les bouleversements institutionnels ne surviendraient qu'à l'issue des négociations. La stratégie proposée récemment (*LE DEVOIR*, 9 novembre, p. B-8) par un groupe de juristes de l'Université d'Ottawa (décréter la primauté des lois du Québec) est une autre façon de déclarer la souveraineté.

Voilà donc les éléments d'un consensus éventuel qui pourraient être soumis à la population dans un référendum. Disons que ce pourrait être la souveraineté-association de 1980, avec en plus la mise en commun des forces armées (qui veut d'une armée québécoise ?) et peut-être, de grands objectifs de politique étrangère. Cela supposerait, il me semble, le maintien d'une forme de superstructure gouvernementale et d'un Parlement élu directement dont les juridictions seraient strictement limitées aux domaines d'association. Il est difficile de croire, en effet, qu'une union aussi étroite, puisse faire l'économie d'une administration responsable à la population. Il serait bien entendu éga-

lement, dans le libellé du référendum, que si le Canada anglais en venait à récuser ce projet, nous recourrions à la souveraineté classique.

Ce consensus a l'avantage d'imposer des concessions tant aux « associationnistes » qu'aux souverainistes. En effet, les premiers accepteraient cette entaille à leur idéal, que la souveraineté planerait à l'horizon comme un principe de base de notre participation à l'union économique canadienne et sous sa forme la plus pure, comme un recours ultime. Les souverainistes accepteraient que nous entrions dans une union canadienne plus étroite que celle de la Communauté européenne et seraient prêts à sacrifier, le cas échéant, des éléments importants de souveraineté.

#### Des concessions réciproques

Plusieurs verront dans cette formule une autre tentative de plaire à tout le monde et à son père (comme la question de 1980) et continueront d'aspirer à l'idéal « pur et dur » de la souveraineté ou du fédéralisme. Mais dites-moi un peu, avons-nous le choix ? Allons-nous encore laisser passer cette occasion que nous offre la conjoncture de faire un pas en avant, de nous appartenir davantage, de dire oui à un Québec nouveau ?

À ceux qui m'objecteront que je suis obsédé par le consensus, qu'un peuple ne se gouverne pas par sondages, qu'une majorité peut-être « gagnée » à une idée simple, je réponds ceci :

1) L'accès à la souveraineté est un moment unique, exceptionnel, dans l'histoire d'un peuple. Ce n'est pas une mesure comme une autre. Elle suppose donc, surtout à notre époque, l'adhésion d'une forte majorité qui est sa principale forme de légitimation.

2) Il faut faire vite. Nous n'avons guère le temps d'attendre. Si les choses traînent en longueur, il y a de fortes chances que l'occasion soit ratée. Après trente ans de débat public, il faut prendre la population québécoise dans l'état actuel de sa maturité.

Fin

**L'équipe du DEVOIR** LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale José Boileau, François Brousseau, Jean-Charles, Yves d'Avignon, Guy Fortand, Jean-Denis Lamoureux, Jacques Grenier (photographe), Louis-G. L'Heureux, Caroline Montpetit, Bernard Morier, Isabelle Paré, Clément Trudel ; à l'information culturelle Angèle Dagenais, Paule DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrovski ; à l'information économique Robert Dutrasac, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte ; à l'information politique : Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), Laurent Soumis (politique municipale), aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Jean-Pierre Proulx (éducation), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commissaire), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle (clavistes), Denise Babin (secrétaire à la rédaction), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Christine Ouellet (secrétaire à la direction) LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa) LA PUBLICITÉ Michèle Alié (directrice), Jacqueline Avril, Christiane Benjamin, Ca-

roline Bourgeois, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes), Caroline DeHamel (graphiste), Johanne Brunet (secrétaire), L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Jeanne Carmel, Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Louis Huot, Jean-Guy Lacas, Rachel Clerc-Venne, Raymond Malte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Isabelle Baril, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), Manon Blanchette, Sylvie Laporte, Pierrette Roussseau, Christiane Vaillant LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division de Imprimeries Quebecor Inc., 612 ouest rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Quebecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent Courrier de distribution classe : enregistrement numéro 0858 Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec (514) 844-3361. Abonnements (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS - 003708) is published daily by L'imprimerie Populaire Limitée, 211 rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER: send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.